

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

LA REVUE DU CAIRE

PROSE ET LANGAGE.

L'art de la prose s'exerce sur le discours, sa matière est naturellement signifiante : c'est-à-dire que les mots ne sont pas d'abord des objets mais des désignations d'objets ; il ne s'agit pas d'abord de savoir s'ils plaisent ou déplaisent en eux-mêmes mais s'ils indiquent correctement une certaine chose du monde ou une certaine notion. Ainsi arrive-t-il souvent que nous nous trouvions en possession d'une certaine idée qu'on nous a apprise par des paroles, sans pouvoir nous rappeler un seul des mots qui nous l'ont transmise. La prose est d'abord une attitude d'esprit : il y a prose quand, pour parler comme Valéry, le mot passe à travers notre regard comme le verre au travers du soleil. Ainsi tout assemblage de mots a un sens, même le plus absurde. Croit-on qu'on aura détruit le langage parce qu'on aura, comme Bataille, écrit « cheval de beurre » ? Je ne vois pas ici une collision de mots qui se briseraient l'un contre l'autre mais plutôt la création d'un certain être féerique, imaginaire sans doute mais vivant, qui galoperait dans un dessin animé. Pourquoi le baron de Münchhausen n'aurait-il pas eu une monture de cette espèce, dure à l'aube et se ramollissant à mesure que le soleil monte ? Et d'ailleurs, de même que je n'ai pas le droit de déclarer absurde une hypothèse scientifique qui n'est pas contradictoire et que l'expérience n'a encore ni vérifiée ni confrontée, de même il n'est pas de

combinaison verbale dont je puisse déclarer *a priori* qu'elle est et restera dépourvue de signification. Et puisque nous avons pris l'exemple du « cheval de beurre » voici par exemple le fameux slogan « beurre ou canons ». Qui aurait cru, il y a cinquante ans, que ces deux mots qui jurent, pourraient être réunis dans une même phrase ? Et ne peut-on imaginer aujourd'hui quelqu'un qui, au dilemme « beurre ou canons » répondrait : « S'il faut absolument des canons, que ce soit des canons de beurre » ? Ainsi la locution « canon de beurre » d'abord aussi « destructrice » que « cheval de beurre » peut devenir aujourd'hui même une image banale et prosaïque, jaillissant au cours d'une conversation politique. Au moins, dira-t-on, y a-t-il un moment où elle n'a pas eu de sens. Mais cela n'est même pas exact : elle eût été, il y a un demi-siècle, grosse de toutes ses significations possibles. Allons plus loin, forgeons même des alliances de mots contradictoires comme « cercle carré » ou « douce-amère » ou « jeune vieillard » ou « gaieté triste » tout aussitôt le sens surgit : tantôt il s'agira d'un idéal impossible et tantôt d'une nuance très subtile de nos sentiments ou de nos visages. Et l'écriture automatique elle-même, loin de viser à la destruction du langage, est l'affirmation optimiste que tout ce qu'on *dit* a un sens, même les associations de hasard. Si vous entrez une fois dans l'empire de significations, il n'y a plus rien à faire pour en sortir. Qu'on laisse les mots s'organiser en liberté, ils feront des phrases et chaque phrase contient le langage tout entier et renvoie au monde tout entier. Parler, c'est être en situation dans le monde et dépasser cette situation par un projet particulier. Ne ferai-je que nommer cette table à mon voisin, je la fais sortir de l'ombre, elle existe pour lui, il peut s'en servir ; en même temps, il sait qu'elle existe pour moi, je lui en donne à la fois et je lui en retire l'usage ; je contribue pour ma part à faire exister en acte la société humaine, parce que j'en appelle à un homme au

nom de conventions que nous admettons l'un et l'autre, parce que je lui dévoile un aspect du monde, parce que je jette les bases d'un accord de principe entre nous. La grave erreur des purs stylistes c'est de croire que la parole est un zéphyr qui court légèrement à la surface des choses, qui les effleure sans les altérer, et que le parleur est un pur *témoin* qui résume par un mot sa contemplation inoffensive. Parler c'est agir : toute chose qu'on nomme n'est déjà plus tout à fait la même, elle a perdu son innocence. Si vous nommez la conduite d'un individu vous la lui révélez : il se voit. Et comme vous la nommez, en même temps, à tous les autres, il se sait *vu* dans le moment qu'il se *voit* ; son geste furtif, qu'il oubliait en le faisant, se met à exister énormément, à exister pour tous, il s'intègre à l'esprit objectif, il prend des dimensions nouvelles, il est récupéré. Après cela comment voulez-vous qu'il agisse de la même manière : ou bien il persévèrera dans sa conduite par obstination et en connaissance de cause ou bien il l'abandonnera. Ainsi, en parlant, je dévoile la situation par mon projet même de la changer ; je la dévoile à moi-même et aux autres pour la changer ; je l'atteins en plein cœur, je la transperce et je la fixe sous les regards, à présent j'en dispose, à chaque mot que je dis, je m'engage un peu davantage puisque je le dépasse vers l'avenir. Ainsi le prosateur est un homme qui a choisi un certain mode d'action qu'on pourrait nommer l'action par dévoilement. Il est donc légitime de lui poser cette question de principe : quel aspect du monde veux-tu dévoiler ; quel changement veux-tu apporter au monde par ce dévoilement ? L'écrivain « engagé » sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer. Il a abandonné le rêve impossible et immoral de faire une peinture impartiale de la société et de la condition humaine. L'homme est l'être vis-à-vis de qui aucun être ne peut garder l'impartialité, même Dieu. Car

Dieu, s'il existait, serait comme l'ont bien vu certains mystiques, en *situation* par rapport à l'homme. Et c'est aussi l'être qui ne peut même voir une situation sans la changer, car son regard fige, détruit, ou sculpte ou, comme fait l'éternité, change l'objet en lui-même. C'est à l'amour, à la haine, à la colère, à la crainte, à la joie, à l'indignation, à l'admiration, à l'espoir, au désespoir que l'homme et le monde se révèlent *dans leur vérité*. Sans doute l'écrivain engagé peut être médiocre, il peut même avoir conscience de l'être, mais comme on ne saurait écrire sans le projet de réussir parfaitement, la modestie avec laquelle il envisage son œuvre ne doit pas le détourner de la construire *comme si* elle devait avoir le plus grand retentissement. Il ne doit jamais se dire : « Bah ; c'est à peine si j'aurai trois mille lecteurs », mais « qu'arriverait-il si tout le monde lisait ce que j'écris ». Il se rappelle la phrase de Mosca devant la berline qui emportait Fabrice et Sanseverina : « Si le mot d'Amour vient à surgir entre eux, je suis perdu ». Il sait qu'il est l'homme qui nomme ce qui n'a pas encore été nommé ou ce qui n'ose dire son nom, il sait qu'il fait « surgir » le mot d'amour et le mot de haine et avec eux l'amour et la haine entre des hommes qui n'avaient pas encore décidé de leurs sentiments. Il sait que les mots, comme dit Brice Parain, sont des « pistolets chargés ». S'il parle il tire. Il peut se taire, mais puisqu'il a choisi de tirer, il faut que ce soit comme un homme, en visant des cibles et non comme un enfant, au hasard, en fermant les yeux et pour le seul plaisir d'entendre les détonations. Tout cela n'empêche point qu'il y ait la manière d'écrire. On n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire certaines choses mais pour avoir choisi de les dire d'une certaine façon. Et le style, bien sûr, fait la valeur de la prose. Mais il doit passer inaperçu. Puisque les mots sont des transparents et que le regard le traverse, il serait absurde de glisser parmi eux des vitres dépolies. La beauté n'est ici qu'une force douce et insensible.

Sur un tableau elle éclate d'abord, dans un livre elle se cache, elle agit par persuasion comme le charme d'une voix ou d'un visage ; elle ne contraint pas, elle incline sans qu'on s'en doute et l'on croit céder aux arguments quand on est sollicité par un charme qu'on ne voit pas. L'étiquette de la messe n'est pas la foi ; elle y dispose l'harmonie des mots ; leur beauté, l'équilibre des phrases *disposent* les passions du lecteur sans qu'il y prenne garde, les ordonnent comme la messe, comme la musique, comme une danse. S'il vient à les considérer par eux-mêmes, il perd le sens ; il ne reste que des balancements ennuyeux. Dans la prose, le plaisir esthétique n'est pur que s'il vient par dessus le marché. On rougit de rappeler des idées si simples, mais il semble aujourd'hui qu'on les ait oubliées. Viendrait-on sans cela nous dire que nous méditons l'assassinat de la littérature ou, plus simplement, que l'engagement nuit à l'art d'écrire ? Si la contamination d'une certaine prose par la poésie n'avait brouillé les idées de nos critiques, songeraient-ils à nous attaquer sur la forme quand nous n'avons jamais parlé que du fond ? Sur la forme il n'y a rien à dire par avance et nous n'avons rien dit : chacun invente la sienne et on juge après coup. Il est vrai que les sujets proposent le style : mais ils ne le commandent pas ; il n'y en a pas qui se rangent *a priori* en dehors de l'art littéraire. Quoi de plus engagé, de plus ennuyeux que le propos d'attaquer la Compagnie de Jésus ? Pascal en a fait les *Provinciales*. Et de ses démêlés obscurs avec M^{me} Goetzmann, Beaumarchais a tiré les *Mémoires* qui sont peut-être son chef-d'œuvre. En un mot, il s'agit de savoir de quoi l'on veut écrire : des papillons ou de la condition des Juifs. Et quand on le sait, il reste à décider comment on en écrira. Quelquefois les deux choix n'en font qu'un, mais jamais, chez les bons auteurs, le second ne précède le premier. Je sais que Giraudoux disait : « La seule affaire c'est de trouver son style, l'idée suit. » Mais il avait tort ; il n'a trouvé

qu'un style, l'idée n'est pas venue. Au contraire, si l'on considère les sujets comme des problèmes toujours ouverts, comme des sollicitations, des attentes, on comprendra que l'art ne perd rien à l'engagement ; au contraire, de même que la physique soumet aux mathématiciens des problèmes nouveaux qui les obligent à produire un symbolisme neuf, de même les exigences toujours neuves du social ou du métaphysique engagent l'artiste à trouver une langue neuve et des techniques nouvelles. Si nous n'écrivons plus comme au xvii^e siècle c'est bien que la langue de Racine et de Saint-Évremond ne se prête pas à parler des locomotives ou du prolétariat. Après cela, les puristes nous interdiront peut-être d'écrire sur les locomotives. Mais l'art n'a jamais été du côté des puristes.

Jean-Paul SARTRE.

CHRONIQUE D'UNE VIE.

LES BLUETS.

LE BAPTÊME.

Par une paisible soirée de fin juillet, les Véliachev se préparaient au baptême de leur quatrième enfant. Les trois premiers étaient des filles, dont l'aînée morte en très bas âge. Celui qui venait de naître, un garçon, se fit attendre cinq ans, et, bien qu'il ne fût vieux que de quelques jours, son père se plaisait déjà à l'appeler l'aîné de la lignée.

Sur une table, au milieu de la salle bien cirée, se trouvait posée une petite baignoire, transformée pour l'occasion en fonts baptismaux. La table et la baignoire se dissimulaient sous des falbalas d'andrinople bleue, agrémentés de rubans de la même couleur, comme cela sied à un garçon.

La vaste pièce avait l'apparence d'un parterre fleuri. Partout s'étaient étalées des roses. Leur parfum se mêlait aux senteurs qui montaient du jardin par les fenêtres largement ouvertes. Des guirlandes d'églantines rouges, entourant les fonts de tous côtés, les transformaient en calice ardent.

Le moment de l'office approchait. Tout le monde s'affairait, à l'exception du prêtre, assis sur le canapé, et du chantre, debout à côté de lui. Mais, même eux, ne manquaient pas de dynamisme. Le chantre changeait constamment de pied,

comme un étalon impatient de se mettre au galop. Et il s'échappait un rugissement étouffé de son gosier, peu habitué au silence.

Le prêtre, lui aussi, n'était pas tout à fait à son aise. C'est que certaines choses lui déplaisaient. A commencer par la mise en scène... Les fleurs exubérantes, et surtout leur parfum, avaient en elles quelque chose d'énervant. L'étalage de toutes ces roses touffues donnait à la cérémonie, avant même qu'elle ne commençât, une note que le bon pasteur taxait de « païenne ».

On comprend, se disait le R. P. Vassiliy, que Véliachev charme nos dames avec son violon (à le croire, un *Amati*) et qu'il dessine des Marguerites, qu'un certain libre penseur, ayant pour compagnon le diable, séduirait à la douzaine (fusion de Faust et Don Juan, « à la manière de Grabbe »!). Sa femme était au Conservatoire de Moscou, chez Nicolas Rubinstein. Il n'y a pas à nier, son poignet est souple et elle joue à merveille. Seulement, pourquoi ces airs modernes ? Ils ne sont pas faits pour les orthodoxes. C'est bon pour les luthériens. Qu'ils les chantent, eux, les impies ! Et voilà pour le père et la mère !...

Le prêtre promène autour de lui un regard réprobateur et hoche tristement la tête.

Des roses, et encore qui sentent si fort, quand on baptise un garçon ! Il feront de lui un numéro !... Toutes les nuits, le ciel est agité par les éclairs de chaleur. Les blés sont fin prêts. Si vous tenez absolument aux décorations, prenez-en quelques tiges, et des bluets, et mettez-les à la place de ces roses qui vous font tourner la tête. Une poignée d'épis dorés et une couronne de bluets, que cela ferait beau !

Mais, tout à coup, le bon pasteur s'avisa que le *Malin*, toujours aux aguets, l'avait plongé dans une rêverie qui, à la rigueur, pouvait passer, elle aussi, pour païenne.

Le baptême dans une coupe de blé, entourée de bluets...

dans une coupe de blé... qui en a entendu parler? Ah, le Séducteur! On n'arrive jamais à se tenir suffisamment sur ses gardes!

Le R. P. Vassiliy fait l'un de ces petits signes de croix à peine perceptibles, qui lui étaient familiers, et coupe court à son monologue interne.

Il serait toujours mieux, se dit-il en ramenant les pans de sa soutane sur les genoux, de se passer de tout enjolivement. Les fonts baptismaux sont des fonts baptismaux, et ce qu'il nous faut, c'est de l'eau... rien que de l'eau fraîche.

Au moment où le prêtre venait d'épuiser le thème des roses et retrouvait un peu de sa sérénité habituelle, voilà qu'un nouveau fait troublant se présentait à ses yeux. Une servante venait de s'approcher de la baignoire et y versait de l'eau. Des volutes opaques s'élevaient au-dessus des églantines rouges et, traversant les rayons obliques du soleil couchant, s'enflammaient et se teintaient d'or.

Que fait-elle là? se demandait le prêtre, l'écervelée, la vierge folle (encore sait-on jamais ce qu'elle est en vérité?). Il n'y a pas à douter. Dieu miséricordieux! Compte-t-elle y plonger le gosse ou cuire des écrevisses?... Je me demande ce que le Baptiste aurait fait à ma place. Est-ce que l'idée lui vint de réchauffer par miracle le Jourdain quand il vit venir vers lui Notre-Seigneur? Et il aurait bien pu le faire, lui, l'envoyé de Dieu!... Je suis tolérant. Encore ce matin j'ai absous cette vieille fripouille de Kouzminichna. Elle aura un long chemin à faire, avant de parvenir aux portes du Paradis, que Dieu la guide! Je suis tolérant, mais pas à tel point!...

Le Révérend Père se lève avec une vivacité qui aurait été difficile à supposer, vu son excessif embonpoint, et va droit vers le sieur Véliachev surveillant la servante. Il proteste avec véhémence au nom de la sainte tradition, traitée dans cette maison d'une manière, pour le moins, irréfléchie... Il insiste

pour qu'on plonge l'enfant dans de l'eau telle qu'on la sort du puits. Sa fraîcheur ne serait que salubre pour un brave petit gars de la Volga. Le Sauveur, quand il vint chez Jean-Baptiste... Et le prêtre répéta ce qu'il venait de se dire à propos de Jésus.

Le sieur Véliachev n'était pas un homme facile à manier. Il n'admettait pas qu'on le contrariât et se faisait un point d'honneur de tenir tête à n'importe qui, que ce soit Son Excellence le Gouverneur ou le prêtre que voici, son confesseur.

— Malgré tout le respect que je vous dois, petit père, répondit-il en s'inclinant cérémonieusement, je ne suis pas de votre avis ! Avez-vous seulement pensé au désert brûlant, à travers lequel le fleuve saint roule ses eaux ? Combien chaudes doivent-elles être en dévalant vers la mer Morte !... L'eau du Jourdain, vous voulez l'avoir ? Eh bien, tant qu'il s'agit de température, vous l'aurez !

Et, s'adressant à la domestique qui se tenait bouche bée pendant cette altercation :

— Que fais-tu là, musarde ? Verse ! Verse toujours !

Le prêtre reste coi, mais ne se tient pas pour battu sur toute la ligne.

— Passe pour l'eau ! grommelle-t-il, mais les roses... A-t-on vu des roses dans *votre* désert du Jourdain ?

C'était une volte-face. Le bon pasteur se servait de ses arguments, eh bien lui, Véliachev, se servira des arguments du bon pasteur !

— Tout est possible, si le bon Dieu le veut ! répondit-il avec une résignation feinte.

Puis, en se redressant et reprenant son air habituel :

— Les roses ? Pourquoi se les représenter nécessairement dans le désert ? Ici, c'est le Jourdain... (et le sieur Véliachev plonge l'index dans l'eau ; elle ne lui parut pas suffisamment au point, et, par conséquent, en s'adressant à la fille) :

— Hé, Douniacha ! Tu auras toujours le temps de dormir après la cérémonie. Maintenant, il y a autre chose à faire. Versons !

Et puis, revenant au prêtre :

— Ici, vous dis-je, petit père, c'est le Jourdain ! Ici, c'est le désert (et il passe le doigt sur le rebord de la baignoire, peinte bien à propos en jaune), et le reste (il fit un geste qui embrassa le parterre fleuri, dans la salle et en dehors), c'est la Palestine !... Qui n'a pas entendu parler des belles *roses* de Saron ?

Le prêtre savait de longue date à quoi s'en tenir avec le sieur Vélichev. Aucunement persuadé, mais voulant en finir, il fit signe au sacristain de commencer.

C'est ainsi que Serge (ce nom lui fut donné quelques instants après), à l'âge de quinze jours, fut lavé du péché d'Ève, d'une manière quelque peu improvisée et pas tout à fait canonique. Et c'est ainsi que les fonts baptismaux, qui pouvaient tout juste contenir son petit corps frémissant, furent élargis jusqu'à devenir la vaste Palestine.

Le geste de son père était si grand ! Il dépassa la salle, comprit le jardin et alla se perdre dans les champs, de l'autre côté de la Volga. Le sieur Vélichev, en homme avisé qu'il était, pourquoi devait-il s'arrêter sur la Palestine ? Est-ce qu'il n'y avait pas encore la Syrie, la Mésopotamie et l'Égypte, des pays bibliques, servant de cadre à la Terre Sainte ? Il y aurait dans doute pensé s'il avait eu quelques pressentiments à propos de l'avenir de son fils, en qui il mettait tout son espoir de la survivance de sa lignée.

C'est, en effet, là que Serge devait se rendre pour méditer sur les mystères de sa vie. Son père a-t-il pressenti cela ou non, personne ne le saura. Les traditions de famille restent muettes sur ce point.

En tout cas, par cette belle soirée de fin juillet, notre « brave petit gars de la Volga » n'était pas si loin que ça.

Il ne fit que plonger, — il serait plus juste de dire qu'il fut immergé, — trois fois de suite dans l'eau réchauffée du puits paternel, transformé en « Jourdain », au milieu du parterre fleuri, ou, à en croire le père, dans la belle vallée de la « Palestine », embaumée par le généreux arôme des « roses de Saron ».

Tel est le prodrome de notre chronique. Tel est le baptême de son héros, d'apparence si ordinaire, mais qu'un rien a rendu peu banal. Un rien, une fantaisie ou une intuition de ce père, qui se plaisait de charmer avec son « Amati » les petites dames de la Haute Volga.

LE RÊVE.

Serge avait-il gardé quelques souvenirs de son baptême, dans un bain d'eau chaude, orné d'églantines ? On lui en parla et il parut ne pas s'étonner. Il avait l'air de le connaître et de l'avoir seulement un peu oublié. Mais maintenant il se souvenait distinctement de tout.

Il revoyait la salle au parquet luisant à tel point que les objets s'y reflétaient comme dans un miroir d'airain, les grandes fenêtres donnant sur le fleuve, par où montaient le parfum du foin et mille senteurs vibrant sous le jacassement des grillons. Autour de lui s'étaient de superbes fleurs, et il lui semblait, non seulement les voir, mais encore les sentir.

Comme cela arrive avec les souvenirs d'enfance, Serge réformait et amplifiait les impressions d'autrefois et ne manquait certainement d'y ajouter quelque chose de sa part.

En voici la preuve.

Quand il pensait au baptême, ou quand la mère lui en parlait, il se voyait parfois dans un décor tout différent. Il lui semblait dormir dans la corolle d'une rose blanche, teinte de jaune-rosâtre vers le milieu, là où reposait sa tête...

Il faisait part de cette impression, qui lui paraissait si lointaine et hors de tout ce qu'il avait sous les yeux.

— Mais, voyons, chéri ! disait la dame Marie, sa mère, que me racontes-tu là ? Tu dormais au fond d'une rose blanche ? Tu te contredis ! Tu oublies de m'avoir parlé tout à l'heure des églantines rouges autour des fonts où on te plongeait. Eh bien, tu ne dormais pas. Loin de là ! Tu criais et tu te débattais, cramoyé comme une écrevisse... C'est au moins ce que m'ont raconté les témoins (tu sais, la coutume ne permet pas à la mère d'assister au baptême de son enfant). Ta marraine m'a dit qu'elle a eu grand'peine à te calmer, à demi suffoqué que tu étais par la triple immersion.

— Mais si, je t'assure, maman, c'était comme ça !

L'enfant descend des genoux de la mère et s'en va jouer. Pendant une demi-heure il s'absorbe dans la construction d'un château de sable. Puis, d'un geste brusque, il le détruit et revient auprès de la dame Marie.

— Alors ça devait être *avant* !

— Quoi, chéri ?

— Mais que je dormais dans la fleur.

La mère rit :

— Ah ! c'est à propos de ton beau petit rêve !... Et pourquoi pas *après* ?

Ce fut à son tour, à l'enfant, de rire :

— Oh, maman, maman ! mais après je suis vite devenu très grand. Ne me l'as-tu pas dit toi-même ? La fleur se serait brisée sous mon poids.

— Oui, vraiment, dit la mère souriante, tu es vite devenu un bambin très gros.

— Et tu sais, maman, poursuit le garçon, sans écouter la mère, je me souviens maintenant, j'étais déjà lourd en ce moment. La rose blanche se penchait sous mon poids, lentement, lentement... Encore un peu, et je devais tomber hors de sa corolle. Comme ça...

Et l'enfant se laisse choir mollement des genoux maternels sur l'épaisse fourrure de l'ours de Sibérie, aux crocs menaçants, étendue sur le plancher.

— ...Mais je ne sais pas comment cela a fini, conclut l'enfant d'un air pensif, suis-je vraiment tombé? et où?

Une ombre d'inquiétude glisse à la surface de l'eau limpide de ses yeux. Il reprend sa place sur les genoux de sa mère, et la dame Marie couve l'enfant, blotti contre sa poitrine, de ses yeux aussi rêveurs que les siens.

D'un geste familier, elle caresse ses cheveux bouclés, de la couleur des blés mûrissant par les nuits tièdes de juillet, sous les effluves des éclairs silencieux.

L'ORAGE.

Pour parler du premier souvenir authentique de Serge, d'un genre combien différent, celui-ci remonte à l'époque où il avait deux ans. Les choses se passaient en été, alors qu'il vivait avec ses parents dans une maison de campagne, aux environs de Plioss, à l'est de Kostroma, où il avait vu le jour.

C'est une petite bourgade pittoresque, coupée de vallons boisés abrupts, descendant vers le fleuve. Les gens de là-bas prétendent que leur pays est aussi beau que la Suisse.

Un soir, Serge s'était couché, comme d'habitude, à sept heures. En pleine nuit, il se réveilla en sursaut, effrayé à tel point que, malgré ses efforts, il n'arrivait point à crier, voire même, à gémir.

Et il y avait, vraiment, de quoi être épouvanté! Des coups de vent violent secouaient la maison de bois solidement bâtie. La Volga hurlait, comme si elle allait à l'assaut. Le tonnerre grondait sans discontinuer. Les éclairs avaient l'air de se produire dans la chambre même, et ils aveuglaient, bien que les volets fussent fermés. Quelque chose de grand brûlait

dans le voisinage. On le voyait par les lueurs mouvantes qui coloraient d'un sinistre halo les murs qu'elles semblaient lécher.

Tout était effrayant. Mais le plus épouvantable de tout était l'incendie nocturne. A cette époque bénie, les pompiers étaient de peu de secours, même là où il en existait une brigade. Les villageois, — et les habitants de Plioss en faisaient autant, — se contentaient de jeter un œuf, oui, un *œuf*, de préférence de poule noire, par-dessus le toit de la maison embrasée. Les vieilles femmes, en ce moment critique sibylles sans appel, disaient que c'était le moyen le plus efficace d'étouffer les flammes. Si l'expérience échouait, — et, comme bien on pense, cela arrivait souvent, — on s'en remettait à la volonté de Dieu. D'ailleurs, n'était-il pas insensé de lutter contre le feu du ciel?...

Tout cela, Serge l'ignorait. Il ne comprenait rien de tout ce qui se passait, et sa terreur n'en devenait que plus forte. Il avait déjà vu des orages, mais celui-ci l'avait surpris en plein sommeil, soudainement, de sorte qu'il n'avait pas eu le temps de le mettre en rapport avec les précédents. Il ne savait pas que c'était du tonnerre et des éclairs, de la foudre, et des maisons qui brûlaient.

Il sentait seulement que quelque chose d'immense et d'hostile, quelque chose d'indomptable, se ruait contre lui, le tenait en son pouvoir, l'arrachait du lit et l'entraînait dans la nuit fulgurante, loin de son père et de sa mère, de ses sœurs et de ses jouets, devenus en ce moment si chers!

Était-ce le fleuve qui hurlait, tel un ours? C'était, peut-être, la grande bête du salon redevenue vivante qui enfonçait ses crocs dans la porte? Ou n'était-ce pas plutôt l'ourson, que la veille il avait jeté, pour le corriger, par la fenêtre et avait oublié de reprendre? Oui, ça devait être lui! Gonflé de fureur, il arrachait les volets, pour se jeter sur lui et le mettre en pièces.

Non, non, ce n'était ni l'ours de Sibérie, ni l'ourson de peluche. Pas une chose qu'il connaissait ! Il ne pouvait rien comprendre, rien, et c'était là le pire. Il avait peur, il avait peur... Son corps était contracté par un spasme, et son visage, déformé par un rictus, semblait rire.

Ce fut ainsi qu'à l'âge de deux ans, pendant une nuit d'orage sur la Volga, Serge, réveillé en sursaut, subit un violent choc nerveux dont l'effet, renforcé par d'autres chocs, n'a pas disparu de toute sa vie.

LE SONGE COSMIQUE.

Il n'y a pas à contester, la frayeur nocturne se répercuta dans la vie intérieure du garçon et, plus tard, de l'adulte.

Pendant de nombreuses années, à des intervalles assez courts, Serge refaisait nuitamment, tout vivant qu'il était, « the great leap in the dark » de Thomas Hobbs.

...Il se croyait éveillé, bien qu'en réalité il dormît profondément. Il n'était plus au lit ni même sur terre. Par une nuit aveugle, il se trouvait emporté dans l'espace sans limites. Plus tard, il l'identifia, à tort ou à raison, avec l'espace cosmique.

...Il lui semblait être lancé par une puissance inconnue sur des courbes hyperboliques, sans commencement ni fin, et il se disait, avec une parfaite lucidité, que toute possibilité d'arrêt et de retour pour lui était exclue.

...A cette idée, il éprouvait une souffrance, impossible à décrire. Lui même la comparait à l'état de l'enfant, quand, en proie à un violent sanglot, il lui semble qu'il ne pourrait jamais redevenir calme.

...C'était de l'effroi et de la peur, la même peur et le même effroi que Serge avait éprouvés à l'âge de deux ans, par une nuit d'orage, sur la Haute Volga.

LE POÈME.

La persistance du facteur traumatique dans la vie intérieure du jeune Véliachev est attestée par un poème qu'il avait écrit beaucoup plus tard, à l'âge mûr. L'effet, ressenti par l'enfant, garde tout de son intensité. En le lisant, on est frappé, avant tout, par la force dynamique brutale qui, en quelques instants, avait compromis son équilibre. L'âme fut, pour ainsi dire, séparée de ses attaches et lancée vers l'inconnu, qui dès lors ne cessa de l'attirer, bien qu'il lui inspirât de la crainte.

L'orage entra dans son âme, et, pour s'en débarrasser, il l'a projeté en dehors, l'a extériorisé. Bien que terrifié, il fut séduit par la magnificence du météore, et il se mit à courir après lui, sans jamais l'atteindre. Les phénomènes explosifs de la nature en général, Serge les aimait avec passion, et même, comme nous le verrons par la suite, il les reproduisait... Il y trouvait une détente, une possibilité de jouir, ne fut-ce qu'illusoirement et pendant quelque instants, de ce calme qui lui manquait.

Voici le poème :

*Que me souvient-il de la vie sur la Volga?
 Les promenades d'été dans le Plioss montagneux?
 En hiver, dans la paisible Kostroma,
 Les glaçons, le givre, et les tourbillons de neige?
 Tout cela est balayé par un cauchemar,
 Par l'effet soudain d'une nuit profonde,
 Qui me porta un coup d'une violence inouïe
 Et fit de mon âme une entité errante.*

*Où suis-je? Que suis-je? Suis-je vivant ou mort,
 Blotti dans mon lit, tel une masse aphone?*

*Tout autour cela tremble, et des lueurs éclatent,
 Comme si quelqu'un, armé d'un lourd levier,
 Porte des coups dans tous les coins
 Et lance du feu comme d'une bouche de canon.
 L'épouvante contracte péniblement ma gorge
 Et tord mes mains en nœuds douloureux.*

*Ayant brisé sa chaîne, la rivière, une ourse,
 Hurlé sous les fenêtres.
 D'un moment à l'autre, échevelée et sauvage,
 Elle fera irruption et va m'empoigner.
 Elle va m'entraîner dans l'espace,
 Là où sont les sources de toutes les choses,
 Où quelqu'un, de son regard fulgurant,
 Va me fixer, droit dans les yeux.*

LES FLOCONS DE NEIGE.

Serge ne resta pas bien longtemps à Kostroma.

Emmené de là à l'âge de trois ans, il vint s'installer avec ses parents sur la Moskova, affluent de l'Oka, qui, après avoir parcouru de grasses prairies, se jette dans la Volga. Ici l'on voit les mêmes paysages, les mêmes fleurs champêtres que là, et ce sont elles, et non pas les roses, qui entouraient ses fonts baptismaux, qu'aimait le garçon. Ce sont les bluets et les tiges de blé, que chérissait le vieux Père Vassiliy, qu'il cueillait pour fleurir sa petite table de travail en chêne.

Mais Serge ne resta pas aussi toute sa vie à Moscou et il aima plus tard les roses...

A Moscou, l'« ancienne » ou la « seconde » capitale, comme on l'appelait alors, la famille Véliachev s'installa dans une ruelle, nommée d'après saint Sviride, patron de l'église paroissiale. Les nouveaux locataires demandaient à leur apparte-

ment qu'il fût spacieux. Parmi les sept ou huit chambres dont il se composait, la plus grande était le bureau du sieur Véliachev. Elle paraissait d'autant plus vaste que d'habitude elle restait vide. Le père de famille était, ou croyait être un homme d'affaires, et il lui arrivait souvent de s'absenter du matin au soir.

Il est temps de le présenter au lecteur.

Michel, de son nom complet, Mikhaïl Alexandrovitch Véliachev, était d'un beau type russe, peu altéré par quelque mélange de sang polonais et allemand. Des cheveux châtons, qu'il portait longs et ondulés, une barbe à la moujik. Le regard de ses yeux bleu marine était franc et jovial. Il avait souvent des idées heureuses, mais, pour son malheur, un lutin nichait en lui, qui le poussait au risque et, ce qui est pire, à faire mieux. Il lui arrivait de réussir, mais aussi d'échouer, parfois au détriment de sa bourse.

Ses affaires se ressentaient, entre autres choses, de ses penchants artistiques. Nous savons déjà qu'il jouait du violon et dessinait. Ceci et cela en dilettante, mais non sans talent.

Il aimait à tracer le plan des maisons qu'il aurait voulu habiter. A part cela, il pratiquait, toujours en amateur, l'art médical. C'était là, peut-être, sa vraie vocation. Les guérisons qu'il avait faites pendant les quatre années passées à la campagne, dont il sera question plus loin, l'avaient rendu célèbre, sous ce rapport, dans la région. Les villageois, hommes et femmes, venaient d'une distance de cent kilomètres à la ronde. Ils arrivaient dans des *télégues* (carrioles à quatre roues), au petit trot de leurs rosses décharnées, ou se traînaient à pied, sûrs que Véliachev ne refuserait pas de mettre la main même à un accouchement difficile. Et, en effet, dans un cas désespéré, il se sentait capable de pratiquer une opération césarienne.

Tout cela, il le faisait, non seulement d'une manière désintéressée, mais encore il ne manquait pas de distribuer des médicaments et, ce qui est parfois le mieux apprécié, de dire

un mot sincère de réconfort. Notons à propos qu'il n'avait eu jamais à se plaindre ni des habitants du hameau voisin ni de ceux des villages plus éloignés. Tandis que chez les autres propriétaires, il y avait des vols et des granges incendiées, lui était à l'abri de toute surprise fâcheuse.

On l'appelait un monsieur sévère, mais bon. On l'estimait, et même *on l'aimait*, ce qui, par ces temps déjà sourdement agités, à la veille de la révolution, n'était pas chose commune.

L'élément teuton, venant du côté de la mère, avait fait de lui un homme méticuleux et rangé, mais le russe, qui prédominait, rendait Véliachev récalcitrant envers la routine. Pour en donner un exemple, il monta avec succès une entreprise, alors qu'il vivait à Kostroma, mais, dès que son roulement fut assuré, il la confia à un commis, d'ailleurs fort bien choisi. En anticipant sur les événements de plusieurs années, nous trouvons que, par la faute de l'excellent manager ou non, la dite entreprise prit feu. Je ne sais pas si l'on a fait appel aux pompiers ou si l'on a eu recours à la méthode classique de l'œuf lancé par-dessus le toit. Quoi qu'il en soit, l'usine s'envola en fumée. Il n'en resta que quelques poutres calcinées et la prime d'assurance qui ne dédommagea qu'en partie.

A Moscou, le père de Serge se lança dans les spéculations à la Bourse, qui le divertissaient plutôt qu'elles ne lui rapportaient. Un jour, il lui fallut se rendre à l'évidence que sa fortune était sérieusement entamée.

Ne perdant jamais la tête et toujours à l'affût d'une nouvelle formule qui devait le tirer d'embarras, Véliachev se décida, du jour au lendemain, d'investir les fonds qui lui restaient dans une propriété foncière.

Il s'acheta trois cents cinquante *déciatines* de terre arable et de forêts, avec une maison, pour lui et sa famille. La propriété était située non loin du champ historique de Borodino où Napoléon a eu sa victoire à la Pyrrhus. C'était un attrait pour les visiteurs, mais ce n'était pas à son avantage, du

point de vue économique. La terre de la région moscovite est maigre.

Nous en reparlerons sous peu. Il nous faut revenir à Serge, âgé en ce moment de quatre ans et demi. Nous le retrouvons dans sa chambre préférée, c'est-à-dire, dans le bureau vide de son père. Il se tient devant la fenêtre prenant jour sur la cour. Par quoi son attention est-elle attirée, à tel point qu'on aurait pu lui crier à l'oreille ou taper sur l'épaule sans qu'il se retournât? Et cependant, il n'y avait dehors rien d'extraordinaire. Il neigeait... C'était tout! Ou, si vous voulez, *il tombait des flocons de neige*, les premiers de la saison. Dans l'air parfaitement calme, de petites boules duvetées descendaient silencieusement d'une nuée aussi blanche qu'elles et allaient rejoindre d'autres flocons qui tapissaient le sol.

Était-ce pour la première fois que Serge se trouvait en présence d'une chute de neige? Bien sûr que non. Il n'y avait là pour lui rien d'inaccoutumé. Ou, peut-être, il y avait, tout de même, un trait nouveau. Cette tranquillité dans la chute, cette quasi-immobilité dans le mouvement des parcelles blanches, impondérables et silencieuses... Ce qui avait frappé Serge, c'est que le phénomène, observé dans la paix parfaite du bureau paternel, était si foncièrement différent du ferment fiévreux qu'il ressentait toujours dans son for intérieur. Le silence « blanc » de cette chute de neige, presque immatérielle, c'est ce qui le captivait.

Un grand événement dans sa vie intérieure était en train de se produire.

Pour un instant, tout revint à sa place dans cette âme bouleversée, et un parfait équilibre fut refait. Serge détacha de la fenêtre son regard de somnambule, et, avec l'expression de l'homme sortant lentement d'un profond sommeil, il le promena autour de lui.

Un à un, il revit les objets familiers : le fauteuil vide devant le bureau... la bibliothèque aux portes fermées... le baromètre

métallique accroché au mur... Le père avait l'habitude de taper là-dessus chaque matin, comme s'il voulait savoir ce que lui réservait la journée. L'anéroïde indiquait toujours sournoisement *temps changeant*... Tous ces objets et bien d'autres, que Serge scruta de son regard, lui parurent nouveaux.

Il aperçut son propre reflet dans le cadre d'un dessin au crayon représentant Marguerite devant un vase à fleurs, et son visage aussi lui parut nouveau. Tout était comme s'il le voyait pour la première fois.

Le garçon s'assit dans le fauteuil, se prit la tête entre les mains, et, sans émettre de son, sans même remuer les lèvres, il se dit :

— C'est moi !

Et, ayant dit cela, il retomba dans le silence, l'impassibilité, et parut endormi, comme si l'éclosion de sa personnalité lui avait demandé un effort tel qu'il avait besoin de repos.

LE BOUQUET DE L'IMPÉRATRICE.

Les deux ans passés dans la ruelle de Saint Sviride, c'est, en somme, une page blanche dans les souvenirs de Serge. A part les flocons de neige, tout le reste tomba dans l'oubli. Le séjour dans la paisible ruelle de Moscou, c'était ce manteau duveté qui l'enveloppa avec douceur et calma sa fièvre. C'était comme une porte entrebâillée, par où Serge entrevit une chose merveilleuse, l'axe impondérable, mais combien réel, le *Moi*, autour duquel gravitait sa vie.

Comme l'orage, la neige alla droit au cœur du garçon et lui devint chère.

Nous pouvons, sans aucune crainte d'omettre quoi que ce soit d'important de cette période de la vie de Serge, passer directement à « Véliachévo », comme s'appelait la propriété foncière, que Michel, son père, se proposait de gérer en personne.

C'était une décision pour le moins hardie. Personne dans la lignée n'était vraiment attaché à la terre et n'avait fait preuve d'aptitudes agricoles.

Parmi les ancêtres polonais, il y avait quelques propriétaires moustachus, d'allure martiale, mais la fierté de ces nobles, leur paresse, passée de génération en génération, et surtout l'aisance, dans laquelle ils vivaient, les empêchait de remuer de leurs propres mains le sol des terrains, dont ils ne connaissaient d'ailleurs ni l'étendue ni le nombre.

Le travail manuel et la surveillance, cela était bon pour les serfs et les hommes de confiance qui rendaient la vie dure à leurs subordonnés et s'enrichissaient à leurs dépens et aux dépens de leurs maîtres. Ils le savaient bien, mais, tant qu'ils avaient des revenus, ils le toléraient, pour ne pas être obligés d'abandonner leur vie oisive, agrémentée de chasses dans des forêts, parfois en Pologne fort belles et giboyeuses, de bals et de parties de toutes sortes.

Le grand-père de Serge, un chasseur émérite, détenteur d'innombrables coupes, tenait son caractère et sa manière de vivre de ce côté-là.

Venaient ensuite les ascendants allemands. Ceux-là étaient d'un genre tout différent, d'honnêtes artisans, voire des artistes, originaires de ce faubourg allemand où Pierre le Grand alla s'inspirer de ses projets d'eupéanisation de sa Moscovie arriérée. Parmi ceux-là, la figure la plus représentative, la seule en tout cas dont on se souvenait bien et sur le compte de laquelle on racontait un tas d'histoires amusantes, était un certain Georg Trummer.

C'était un orfèvre de tout premier ordre, un artiste de telle qualité qu'on ne trouva personne autre à qui confier l'exécution du bouquet, en or et pierres précieuses, que, lors des fêtes de couronnement au Kremlin, l'Impératrice de toutes les Russies devait tenir à la main.

C'est précisément la manière dont le fameux orfèvre s'acquitta de sa tâche, qui faisait les délices de ses descendants dans la lignée des Véliachev.

Le début fut magnifique. M. Trummer s'exécuta d'une manière telle qu'un Cellini aurait pu en devenir fou de jalousie. Et malgré cela, quel triste épilogue!

Et voici la version, pour ainsi dire, officielle (version familiale authentique) de la livraison du bouquet.

... Arrivé au palais impérial, pour remettre la commande, le joaillier monta chez l'intendant en chef, où il dut quelque peu attendre. Puis le haut fonctionnaire de la cour fut annoncé et entra. L'orfèvre se leva, mû comme par un ressort, et, s'inclinant profondément d'après l'étiquette, il tendit l'objet qu'il tenait précieusement entre les mains, tout en prononçant la formule qu'il ne cessa de répéter pendant toute l'attente :

— Excellence! J'ai l'honneur de vous remettre le bijou que notre auguste souverain a daigné me commander!

Mais, au lieu des mots bienveillants et flatteurs, auxquels il avait toute raison de s'attendre, sur sa tête respectueusement inclinée tombèrent les foudres d'un Jupiter exaspéré :

— Que diable me flanques-tu là?

L'intendant en chef *le tutoyait*, lui, l'honorable Herr Trummer, doyen de sa corporation!

— Excellence! J'ai l'honneur de vous remettre le bouquet de notre auguste souveraine, l'Imp.....

Il n'acheva pas la phrase. Il venait tout juste de jeter un regard furtif sur l'objet qu'il tendait au haut fonctionnaire du palais... Il se rendit compte, le temps d'un éclair, que dans sa vie était entré quelque chose d'incompréhensible, d'irrationnel, de diabolique, quelque chose dans le genre de Hoffmann ou de ce « fou » de Gogol (en patriote allemand qu'il continuait à être, il attachait l'épithète à l'un, mais non à l'autre!).

Herr Trummer tendait non pas un magnifique bouquet étincelant de pierreries, mais *une vilaine coiffe de paysan*...

Et à cet instant, il comprit comment cela s'était produit, et, ayant compris, il envoya au diable non pas Hoffmann et Gogol, mais le fléau de sa vie, autrement si rangée, sa distraction proverbiale.

Il se revit dans le fiacre, par cette journée si chaude. Pour être à son aise, le cocher avait ôté sa coiffure, en tout pareille à celle des gens de la campagne et la posa à côté du bouquet sur la banquette, en face du bijoutier. Herr Trummer, qui s'assoupissait sous l'effet de la chaleur et du surmenage (il avait dû travailler sans arrêt les dernières vingt-quatre heures pour terminer à temps le bouquet) eut alors cette idée (il avait l'esprit progressif et moqueur) : — Quelle jolie couronne cela ferait à côté du bouquet de l'Impératrice, une parure, certes, plus précieuse que le diadème du célèbre prince de Kiev, dont les empereurs se coiffaient lors du couronnement ! N'est-ce pas la tiare des millions de moujiks, travaillant à la sueur de leur front pour leur souverain, l'Auguste Laboureur?... (Personne n'a pu nous expliquer ce que Herr Trummer avait voulu insinuer avec son « auguste laboureur ». Et d'ailleurs, dans son état de somnolence croissante, lui-même en avait-il une idée nette?)

En pensant de la sorte, d'une manière de plus en plus confuse, il finit par s'endormir.

Il se réveilla en sursaut quand la calèche stoppa, et il est à présumer que sous l'effet de ses pensées précédentes, il avait pris au lieu du bouquet la « tiare » rustique, que dans son état semi-onirique, il avait crue digne de l'« Auguste Laboureur ».

De pareilles gaffes, il y en avait des dizaines dans sa vie, et elles ne faisaient qu'amuser les gens. On disait :

— On peut s'attendre à tout d'un homme qui, pour avoir des choux, a planté un mouton ! Tous les artistes sont comme

ça. Plus ils sont doués, plus ils sont fous. Et notre Trummer est un as... dans tous les sens !

Oui, ses excentricités amusaient ses amis et connaissances, et lui-même finissait par en rire de bon cœur, mais cette fois-ci c'était tout autre chose. C'était grave, très grave. C'était la ruine, le *knout*, la Sibérie ! Et bien d'autres visions passèrent en tourbillon par la tête du pauvre bijoutier...

La police, alertée, a-t-elle réussi à mettre la main sur le cocher ? Ce dernier s'était-il rendu, lui-même, au commissariat pour réclamer son bonnet et une maigre récompense ? Sur ce point, les chroniques familiales font acte d'oubli.

Les belles histoires de famille ! Il est difficile d'enlever de leur trame authentique les faux fils, souvent nombreux, qui s'y glissent, lors de la transmission. Dans toute cette histoire du bouquet impérial, qu'y a-t-il de vrai ?

Nous avons fait des recherches dans les archives de la famille Véliachev, rassemblé autant de traditions orales qu'il nous était possible, et nous présentons les faits sous forme de questions et reponses.

— Herr Trummer était-il joaillier ?

— *Oui.*

— Herr Trummer a-t-il pris la commande d'un bouquet en or et en pierres précieuses, destiné à l'Impératrice, pour le jour de son couronnement ?

— *Oui.*

— Herr Trummer a-t-il exécuté la commande ?

— *Oui.*

— L'a-t-il livrée ?

— *Non.*

Tout cela est parfaitement sûr. Voyons maintenant les faits secondaires.

— Herr Trummer a-t-il substitué à un objet précieux un autre de valeur nulle ?

— *Peut-être...*

— Cette substitution, a-t-elle eu lieu lors de la livraison?

— *On raconte...*

— Était-ce une coiffe de paysan?

— *On dit...*

Peut-être... on raconte... on dit... Ma foi, c'est là, certainement, que le doute va naître! D'un côté, un vilain couvre-chef, une coiffe crasseuse de paysan, et, de l'autre, une pièce unique, dont la valeur équivalait, sinon dépassait tout ce que la lignée prolifique des Trummer avait pu gagner depuis le temps où elle fut transplantée de Germanie en Moscovie. Les Russes apprécièrent d'abord ces Teutons pour les savoureux jambons qu'eux leur donnaient très généreusement, puis finirent par les trouver de très braves gens et recherchèrent leur alliance.

Seulement, voilà le hic. Notre doute n'est-il pas provoqué par le facteur qui donne du sel à l'épisode? Nous avons en vue la scène se déroulant au Palais Impérial et la peur bleue devant le haut fonctionnaire de la cour. Mais c'était précisément cette peur et ce milieu plein de menaces (du moins, lui le croyait-il!) qui avaient désaxé notre joaillier. A notre avis, ils confirment, plutôt qu'ils n'infirmement le fait, ou du moins, sont en faveur d'une substitution.

Quand à l'objet précieux, échangé contre une chose vulgaire, eh bien, n'a-t-on pas entendu parler de la montre de précision qu'un certain savant laissa cuire, tout en tenant l'œuf à la main et regardant tantôt l'œuf, tantôt la montre, pendant les cinq minutes nécessaires pour obtenir ce qu'il voulait, à savoir un œuf à la coque, et puis retirant le précieux chronomètre tout fumant, en se disant : — Le voilà bien au point! N'a-t-on pas entendu cela et un tas d'autres histoires hilarantes à propos des savants distraits?

Il en court autant, sinon davantage, sur le compte d'artistes.

LE MOUTON PLANTÉ AU POTAGER.

S'il reste quelques doutes à propos du bouquet de l'Impératrice, ils disparaîtront sûrement dès qu'on prendra connaissance de cet autre exploit de M. Trummer que ses amis évoquaient de préférence. Il passa dans la chronique familiale sous le titre de « Mouton planté au potager ». C'est un fait rigoureusement authentique. Il s'est produit au su et au vu de sa femme, et c'est elle-même, mue par une émotion trop forte pour être digérée sans aide d'une amie compatissante, qui l'avait éventé. Et comme tout le monde le savait bien, M^{me} Trummer n'était pas du nombre de celles qui débitent des inepties.

D'ailleurs, d'autres qu'elle l'ont vu. Son amie, tout d'abord, puis l'amie de celle-ci et ainsi de suite, jusqu'à ce que le potager de M^{me} Trummer ait été visité par tout le quartier. La dame le tolérait et même l'encourageait, croyant remettre son mari en bonne voie en le couvrant de ridicule. Autant que nous le sachions, cette exposition au pilori ne porta pas...

Mais quelle était donc la gaffe magistrale de M. Trummer qui scella à tout jamais sa renommée d'homme excentrique ?

Le couple possédait une parcelle de terrain, à côté de leur maison, et la dame, très pratique, pour ne pas être à la merci des vendeurs de légumes chaque-jour-plus-exigeants (formule consacrée des ménagères de tout temps !), y faisait cultiver ce dont elle avait besoin, en tant que salades, betteraves, carottes, etc. Un jour, elle reçut d'une amie, par la poste, un paquet de semences, ne portant pour toute explication que ces mots griffonnés à la hâte :

— Plante-les aussitôt reçues. J'en suis sûre, ça te fera grand plaisir !

M^{me} Trummer aurait bien voulu le faire, mais comment? Le jardinier malade était absent. Elle même, fort occupée à une besogne urgente, ne pouvait pas quitter la maison. Force lui fut donc d'arracher son mari à ses méditations au sujet de la meilleure manière de refaire une parure qu'on venait de lui apporter dans son atelier.

— Ceci, Georg, c'est la semence que Minnchen vient de m'envoyer, dit la dame en remettant à son époux un plat avec une poudre jaune grise, que chacun aurait pris pour un insecticide : tu en mettras une pincée à distance égale, dans des petits trous que tu auras soin de faire très proprement dans la plate-bande, au fond du potager. Et ceci... (et elle remit à son mari un autre plat), ce sont des os que tu jetteras en passant à nos chiens. Ah, qu'ils seront ravis!

Ayant donné ces instructions, comme toujours précises, M^{me} Trummer revint à son travail, tandis que son mari, toujours pensant à la nouvelle apparence qu'il devait donner à la parure, s'en fut d'un pas automatique vers la destination prescrite par sa femme (comme l'on voit, elle le tenait ferme!)

Quand il revint à la maison et remit les deux plats à M^{me} Trummer, celle-ci s'enquit :

— Pourquoi être resté si longtemps au potager?

— A peine quelques minutes!

— Tu appelles ça « quelques minutes»? Je peux te dire exactement : tu t'es absenté *une heure et quart!*

— Vraiment?

— Mais ce n'est pas ce que je voulais te demander... Dis-moi, qu'est ce qui est arrivé aux chiens? A les entendre aboyer d'une manière si étrange, j'ai cru qu'ils avaient attrapé un chat et étaient en train de le déchirer.

— Eh bien oui, répondit pensivement M. Trummer, ça m'a frappé moi-même et je voulais précisément t'en parler. De chat, il n'y en avait guère. Je leur ai jeté, comme tu me l'avais

dit, les os. Ils se mirent alors à éternuer, à aboyer et à me montrer leurs crocs. J'ai même cru qu'ils allaient me sauter à la gorge, et je tâchais de me souvenir de ce qu'il fallait faire dans ce cas. On dit qu'il est bon de regarder le chien fixement entre les yeux. Mais comment faire quand il y en a plusieurs? D'autres conseillent de se jeter par terre. Mais s'il y a de la boue (et c'était précisément le cas)?... Qu'aurais-tu fait à ma place? Moi, j'étais indécis. Heureusement qu'ils étaient attachés. Je me suis tiré d'affaire avec quelques égratignures sans importance.

— Je ne comprends rien de ce que tu me racontes, dit la dame : tu apportes des os que les chiens aiment tant, et il te sautent à la gorge?

— Moi-même je n'y comprends rien! Mais maintenant laisse-moi tranquille. Ce que je dois faire avec la parure m'est devenu parfaitement clair. Je vais travailler jusqu'au soir.

— Im-bé-ci-le! Moi aussi je vois clair! hurla soudainement la dame en s'élançant vers le potager.

C'était juste ce qu'elle supposait! Son joli potager était ruiné. Des plates-bandes, préparées la veille, il n'en restait que celle au fond. Les autres, piétinées...

...Elle voyait son mari se conduisant dans le potager comme il avait l'habitude de le faire quand il couvait dans sa tête, souvent des heures entières, un nouveau schéma artistique. Il arpentait l'atelier en long et en large, en ligne droite et en zigzaguant. Il tournait sur ses talons, quand il lui semblait tenir la chose, et tapait du pied quand celle-ci s'obstinait à jouer à cache-cache avec lui.

Pour établir le schéma qu'il recherchait, tout objet lui tombant sous la main était bon. Montre, bonnet de nuit, rasoir, pipe, vieux soulier, sorti l'on ne sait d'où, formaient un « ensemble artistique » sur la table de travail et changeaient constamment de place comme si le joaillier jouait aux échecs avec un spectre.

D'ordinaire, la dame n'y prêtait pas attention, mais cette fois-ci, il s'agissait de son potager !

Et les résultats des méditations de M. Trummer s'étalaient là, devant les yeux horrifiés de sa femme...

Sur la plate-bande du fond, dans des trous, méthodiquement creusés, s'étalaient des fémurs, des tibias, des péronés et d'autres ossements du mouton, dégusté pendant la quinzaine, sous forme de rôtis, de gratinés, de salaisons et de marinades. Et ces os étaient disposés d'après un schéma, qui, la dame n'en doutait pas, était celui de la parure à refaire !

— Oui, ma chère ! Je faillis m'effondrer sur place, se plaignait M^{me} Trummer à son amie. Tu sais, j'ai un caractère à toute épreuve. Je me suis contenue, mais, après, quand j'ai vu ces pauvres bêtes, frustrées de leur régal, qui léchaient leurs pattes, après les avoir passées sur le museau saupoudré et les yeux larmoyants, et qui bâillaient de dégoût et de haine non assouvie, je n'ai pas pu... C'était au-dessus de mes forces !...

Et, à ce souvenir pénible, les yeux de la bonne dame de se remplir de larmes.

— C'était pour moi un tel coup, disait-elle pour excuser sa faiblesse : un tel coup ! Tu sais, j'ai fini par me dire que c'était de la laitue. Mon amie savait que depuis longtemps je voulais l'avoir dans mon potager... Ah ! imbécile ! Jeter la précieuse semence à la gueule des pauvres bêtes, en promenant devant leurs yeux un plat avec des os et ensuite s'amuser à les planter au potager !

— Mais, chère amie, es-tu sûre que c'était vraiment de la laitue ?

— Et comment donc, je voulais tant l'avoir ! La laitue, la laitue...

M^{me} Trummer ne pouvait pas en finir avec ses jérémiades :

— Et sais-tu, ma chère, ce qu'a fait encore cette perle de

joaillier? Il a brisé en petits morceaux les côtes, les côtes de mouton, que les chiens aiment tant à croquer. Pour en faire quoi? Une chaî-net-te, dont il avait l'intention de munir sa parure. Et il l'a fait pendre, très coquettement, de haut en bas de la plate-bande, qui, dans son délire, devait représenter un joli buste de femme, hein! Une chaînette!... (ce détail paraissait exaspérer le plus la bonne dame).

Il reste à expliquer pourquoi nous nous sommes attardé si longtemps sur la personne de M. Georg Trummer, bon travailleur, homme rangé et en même temps distrait au possible, mais autrement peu remarquable. C'est qu'il a transmis à son arrière petit-fils, du côté de la mère, le don d'un travail méticuleux et assidu, aussi bien que d'une concentration de la pensée que rien ne pouvait distraire. Ses gaffes en étaient la preuve. Nous avons déjà relevé l'attitude absorbée de Serge, tout recueilli qu'il l'était au moment de la naissance de sa personnalité.

Tels étaient les antécédents agricoles de l'homme qui nous intéresse en ce moment, du côté polonais et allemand... Il nous reste à voir ce que nous réserve la souche russe, la plus importante des trois.

Par là, nous entendons parler de magnifiques fusils, de chasseurs célèbres, qui passaient leur temps à parcourir les bois, dans l'espoir de descendre avec une balle bien logée quelque chose de très important pour eux... Encore là des artistes, poursuivant un rêve qui exigeait de l'énergie et de l'effort, car le noble art de vénerie n'est pas une chose aussi facile qu'un profane pourrait le croire.

Le mieux connu des Véliachev qui avaient mené une pareille vie, était le grand-père de Serge, répondant au nom d'Alexandre. Les coupes d'or et d'argent s'amoncelaient dans les vitrines sous les yeux attristés de sa femme qui se ressentait de ses absences prolongées et de la pénurie du ménage.

De telles gens ne font pas de vieux os. Alexandre Andréévitch Véliachev s'en alla d'une phtisie galopante, après être resté toute une nuit enfoncé jusqu'aux genoux dans une mare glacée. Ainsi se termina brusquement la vie, courte, et brillante à sa manière, de cet aïeul. Jour après l'autre, par le beau et le mauvais temps, il guettait l'arrivée de ce merveilleux oiseau, qui n'a pas de nom pour un chasseur de sa trempe et qui est pour les autres, un coq de bruyère ou un faisan. Il resta jusqu'au bout à son poste.

Donc, tout compte fait, que ce soit Russe, Polonais ou Allemand, nous ne trouvons rien qui laisse présager une réussite, même minime, dans l'exercice de la nouvelle profession du père de notre héros.

LES GÉORGIQUES DU SIEUR VÉLIACHEV.

Ce sera pour nous une surprise. Malgré le manque de toute prédisposition héritée pour le nouveau genre de travail, le sieur Véliachev s'avéra, dès le début, un propriétaire foncier de tout premier ordre.

A le voir vaquer, du matin au soir, au travail dans les champs, vous auriez cru que de toute sa vie il n'avait fait autre chose que labourer et piocher.

Il n'y a à cela qu'une seule explication. La virtuosité, dont il fit preuve pendant les quatre années de sa vie rurale, était due, précisément, au fait que c'était là pour lui un travail nouveau. Ça lui plaisait de devoir créer tout, pour ainsi dire, de rien et de ne compter que sur lui-même. Tel était cet homme, au fond très ingénieux. Il saisit l'occasion de se poser en bon Dieu appelant à l'existence un nouveau monde.

Il se révéla artiste, non pas ce petit Orphée, ci-devant charmeur des dames sentimentales d'un coin perdu, mais un faiseur de miracles avec le sol ingrat de la région moscovite, mi-sable, mi-glaise, « beurré » d'une couche infime de terre

grasse. C'était une réussite sur toute la ligne, et quelle belle réussite !

Véliachev ne se lassait pas d'amplifier et modifier les méthodes routinières des paysans. Eux plantaient les pois en mai et jamais ceux-là n'avaient le temps de mûrir par le court été nordique. Et bien, lui, le faisait en avril, quand la terre était à peine sortie de l'étreinte glaciale de six mois !

Eux ne tiraient du sol chétif que deux pieds de blé où même un chat éconduit ne pouvait cacher son dépit, et eux se contentaient en disant que leur terre ne pouvait produire davantage et que c'était ainsi de tout temps. Peut-on exiger qu'une chèvre donne autant de lait qu'une vache ? Eh bien, lui, Michel Véliachev, allait leur prouver que cela était possible. Sa « chèvre » à lui donnait plus qu'une vache. Il en a obtenu de tels blés qu'un gars, — et ils sont de haute taille dans la région, — pouvait sans crainte y aller conter fleurette à sa belle.

Au début, on riait, on se moquait de ce seigneur original, mais on finit par se rendre à l'évidence. On se dit alors que Véliachev « savait un *mot* ». Quand tout le monde fut convaincu et que ses méthodes révolutionnaires devinrent de la routine, notre génial inventeur perdit tout intérêt, et d'ailleurs il décida d'abandonner. Il avait pour excuse qu'il fallait s'occuper sérieusement de l'instruction de son rejeton, qui devait avoir bientôt dix ans.

Il pensa un moment à confier « Véliachévo » aux bons soins d'un gérant, mais l'affaire de Kostroma était de fraîche date. Véliachévo fut, par conséquent, vendu, en état de propriété modèle, à la veille de la moisson qui s'annonçait encore meilleure que les précédentes et pouvait faire honneur à un fermier de l'Ukraine.

Comme l'on voit, la main gauche de Michel Véliachev ne trouva rien de mieux que de détruire bel et bien ce qu'avait produit la main droite, avec tant d'entrain et de succès...

D'ailleurs, il ne tarda pas à apprendre que c'était vraiment de la destruction qu'il avait causée par sa vente. Le nouveau propriétaire, Lentkov, abattit sans tarder la forêt de sapins, soignée comme un parc, permit aux centaines de pommiers de toutes espèces d'être rongés par la vermine et réduisit les champs de blé, roulant sous le vent des vagues d'or, à l'état de chétives plantations, visitées par les sauterelles.

LA FIANCÉE DE GIVRE ET LA FILLE DES BLÉS.

Pendant que le père s'adonnait à sa lubie champêtre, avec un succès toujours croissant, mais, comme nous venons de le voir, combien éphémère, son fils menait une vie paisible et saine, qu'il partageait entre des études médiocrement fatigantes et la vie en plein air.

Ses devoirs terminés, Serge allait croquer au potager des carottes croustillantes. Il ramassait les pommes tombées des branches, souvent surchargées à tel point qu'il fallait les soutenir avec des perches. Dans le cas où il n'en trouvait pas suffisamment par terre, il ne dédaignait pas les pommes pendant aux branches. Après avoir mangé trop de fruits doux, l'idée lui venait de goûter quelque chose d'aigre. Il se bourrait de groseilles vertes et de cassis, jusqu'à ce que ses dents en fussent agacées. Sous ce rapport, c'était un enfant comme tous les autres.

Il y avait de tout dans ce verger, si bien tenu grâce à l'omniprésence du père infatigable. Même on y trouvait de ces baies rouges minuscules et allongées, d'où la dame Marie, à qui la patience ne manquait jamais, s'ingéniait à extraire le noyau de la grosseur d'un petit grain de blé, pour faire de la pelure une confiture au goût singulier et exquis.

En automne, quand les arbres deviennent flamboyants et dorés, que l'air se raréfie et les cieux semblent émaillés, le garçon et ses sœurs s'amusaient à capturer, à l'aide de petits filets, des rouges-gorges et des canaris, qu'ils apportaient en triomphe à la grand'mère. La vieille dame enfermait les oiseaux dans des cages et écoutait, sans jamais se lasser, leur chant, pendant les longues heures qu'elle passait seule dans sa chambre.

En hiver, c'était la neige, *sa* neige, que Serge adorait sous ses formes multiples. Il l'admirait dans les floraisons que le froid, artiste incomparable, faisait croître, chaque jour nouvelles, sur les vitres. Encore davantage, aimait-il le merveilleux givre, qui transformait le jardin en féerie, chaque arbre devenant une fiancée, sous son voile nuptial, et chaque buisson, une demoiselle d'honneur, elle aussi vierge resplendissante de beauté et d'innocence.

C'est sous cette forme éthérée que Serge a pris connaissance du grand rite de la vie, auquel, comme le lui firent comprendre les allusions de la domesticité, il devait son existence. Et longtemps il ne pensait aux relations entre femme et homme que sous cette forme pure de jardin cristallin, paré de givre.

Cela dura jusqu'au jour où, d'une manière aussi brutale que son initiation à l'orage, la fiancée éthérée devint une fille en chair et en os, se donnant au ras du sol, au milieu des blés.

C'était par une soirée de juillet, le mois et le jour anniversaire de son baptême. Serge longeait un sentier, à la recherche de bluets qu'il voulait très grands et azurés. Et voilà que, soudainement, dans une niche creusée dans les blés par la violence des ébats, il aperçut un couple enlacé. Ce qui le frappa le plus, c'était le visage de la fille, tourné vers lui, un visage d'une béatitude et d'une beauté effrayante, qu'il ne lui avait jamais connues et qui semblaient être en

contradiction déchirante avec l'attitude de son partenaire qui avait l'air de la massacrer.

Déjà comme tel, ce spectacle imprévu aurait laissé un profond sillon dans l'âme candide du garçon. Mais il vint s'y joindre un fait qui porta son désarroi au comble et non seulement ébranla son âme, mais encore la porta au dégoût.

La fille ne lui était pas inconnue. C'était la jeune enfant, venue on ne sait d'où, qui vivait depuis longtemps dans la famille. On la traitait d'une manière des plus affables. Elle ne se distinguait des sœurs de Serge que par le fait qu'on l'appelait par son nom, Natacha, et non pas mademoiselle et qu'elle aidait les filles de service dans les menues et les plus délicates besognes.

Cette mi-demoiselle, mi-servante, avec des mains quelque peu durcies par les petites lessives, très distinguée et propre, plaisait beaucoup à Serge. Il la tenait pour sa sœur, tout en lui montrant un peu plus d'affection qu'aux deux autres. Mais c'est seulement au moment où il la vit entre les mains grossières de ce garçon d'étable, qu'il se rendit compte que c'était tout autre chose que ce qu'il éprouvait envers ses deux sœurs. Et il regardait interloqué les ébats de cette fille que jusqu'alors il confondait dans ses rêves avec sa fiancée de givre...

La scène ne dura que quelques brefs instants. Serge jeta sa gerbe de bluets à la figure de la fille et s'enfuit dans le coin du parc le plus isolé.

Il y avait là une balançoire. Il y monta et s'élança, de plus en plus haut. Le siège, sur laquelle il se tenait debout, finit par atteindre le plafond et sembla s'immobiliser. La clarté éblouissante du ciel apparut sous les pieds du garçon, qui, à cause de sa position inaccoutumée, crut le voir pour la première fois. Sa terrible immensité le fascina. Dans l'état où il se trouvait, eut-il l'idée insensée de s'y laisser choir,

loin de la terre, qui l'avait tellement déçu? Fut-il, tout simplement, la proie d'un vertige? Que ce soit ceci ou cela, l'enfant lâcha les cordes et tomba dans le vide.

S'il avait vraiment le désir d'être au ciel, celui-ci fut exaucé. Il refit, pour la première fois de jour, le vol le long des courbes immenses, dans l'espace sans limite. Mais l'idée qu'il ne pourrait pas retourner sur la terre, ne lui paraissait pas cette fois-ci pénible. Tout son être, tendu vers l'éloignement, s'en réjouissait...

Le geste de Serge, qui avait l'air d'être une tentative inconsciente de suicide, s'avéra providentiel. Il lui procura une détente et empêcha que son équilibre fût irrémédiablement compromis, voire qu'il sombrât dans la folie. La souffrance, dépassant les forces de son âme ardente et de son esprit sensible, fut remplacée par une autre, qui, bien qu'atroce, était de genre différent et heureusement pas fatale.

... Il reprit ses sens quand la balançoire faisait ses derniers va-et-vient au-dessus de son corps recroquevillé, et, instantanément il ressentit dans la tête, dont il avait frappé le sol, une douleur si violente qu'il sauta sur les pieds et se livra à une course désordonnée, revenant sur ses pas, tournant autour de soi-même, comme une bête frappée à mort, tout en serrant les poings et grinçant des dents pour ne pas hurler de douleur.

Cela dura longtemps, puis, petit à petit, les maux devinrent supportables, et il retourna à la maison.

On lui trouva mauvaise mine et il fut envoyé au lit. La mère l'accompagna jusqu'à la salle de bain en lui recommandant, vu qu'il n'allait pas se lever jusqu'au matin, de bien se laver. Une demi-heure plus tard, quand elle revint pour prendre un cachet, elle l'y trouva encore, en train de se savonner les mains, son visage crispé de dégoût.

— As-tu mangé trop de groseilles?... As-tu mal au cœur?

— Non...

— Alors que fais-tu là ? Ne t'es-tu pas déjà lavé il y a une demi-heure.

— Je ne sais pas... J'ai oublié... Il me semblait que je ne m'étais pas suffisamment débarbouillé...

— Quelle blague ! C'est la première fois que je te vois si propre ! Va vite faire tes prières et droit au lit ! Mais qu'as-tu tout de même ? Tu es pâle... Tiens, prends ce cachet, ça te fera du bien !

Depuis ce soir, ce fut la manie du lavage des mains à toute occasion et sans raison aucune. Cela devint chez Serge une habitude qui lui semblait aussi indispensable qu'aux vieilles filles la communion hebdomadaire. On le remarquait d'autant plus que, pareillement à tant d'autres garçons, il n'aimait pas jusqu'alors à se « déganter les pattes ». La mère aurait dû s'en réjouir, si la chose ne lui paraissait singulière.

Les mouvements de Serge, quand il s'adonnait à cette sorte de rituel, semblaient automatiques. Ils rappelaient à la dame Marie la grenouille qu'elle avait vue dans un laboratoire de biologie. Il ne restait du batracien que les pattes et l'épine dorsale, suspendus sur un crochet. Quand on touchait la patte avec une baguette trempée dans un liquide corrosif, l'autre entraînait en mouvement et commençait à essuyer méthodiquement la tache invisible... Oui, décidément, c'était très drôle !

Quelque peu inquiète, la mère questionna Serge sur sa nouvelle manie de propreté, mais ne put rien tirer de lui. Ni elle ni personne d'autre ne sut jamais ce qui s'était passé dans les champs et au fond du parc.

Un jour, les enfants surprirent les aînés en train de chuchoter dans les coins et remarquèrent que Natacha avait les yeux rougis. Les sœurs de Serge demandèrent des explications. On leur dit que la jeune fille était souffrante et allait être envoyée à l'hôpital. Elle partit et les parents firent tout pour qu'on l'oubliât. Ils réussirent plus ou moins avec les

sœurs, mais pas avec le frère, qui, dans toute cette affaire, se tenait à l'écart. Lui en gardait un terrible souvenir dans son âme et dans sa chair, frappées à leur causer de profondes lésions.

Il ne disait rien et ne se plaignait de rien. La seule chose, dont il fit part, c'est qu'il lui était difficile, depuis quelque temps, de lire à la lumière de la lampe. La grand'mère, seule de toute la famille à porter des lunettes, les lui prêta. Elles lui allèrent très bien, et depuis lors, il se servit de semblables qu'on lui avait apportées de la ville. Quand il venait à ses sœurs l'envie de le taquiner, elles l'appelaient « petit grand'mère ». Était-ce uniquement à cause des lunettes où lui avaient-elles découvert, grâce à cette faculté d'observation qui est propre aux enfants, un air de sénilité précoce ?

Serge, en vérité, était devenu un peu trop sérieux pour son âge.

Le garçon devait apprendre plus tard que son infirmité était de nature organique. Nous pouvons donc retenir de l'incident le fait suivant. Le mal des yeux se déclara brusquement, juste après l'événement tragique et Serge dut avoir recours aux lunettes, bien que jusque-là il n'ait éprouvé de ce côté aucune gêne. Le choc a rendu effectif le malaise latent, et cela sous une forme aiguë.

La contusion de nature purement physique, — nous parlons de la chute de la balançoire, — n'avait, apparemment, rien à faire avec sa vue affaiblie.

LES FEUX ET LES CENDRES.

La propreté et l'état des yeux n'étaient pas les seuls changements survenus dans le caractère et la santé de Serge. Il devint, comme nous venons de le dire, sérieux et vieillot.

Autrefois il aimait dormir et il fallait le tirer du lit. Maintenant, il prit l'habitude de se lever de très bonne heure, quand à travers les fenêtres de la salle, où il passait la nuit, commençait à filtrer un peu de lumière bleue, annonciatrice du jour naissant.

Il passait dans la pièce d'à côté, servant de bureau à son père. Comme autrefois à Moscou, la chambre restait vide presque toute la journée, car Véliachev-père, en vrai agriculteur qu'il se croyait, courait les champs, les prés et les forêts, pour activer le travail et, à l'occasion, donner un vigoureux coup de main.

La chambre avait un ameublement hétéroclite. Il s'y trouvait tout ce qui garnissait autrefois le bureau du père à Moscou : la bibliothèque, la table de travail avec son fauteuil et le fameux baromètre (s'obstinant maintenant à prédire « tempête »). On y voyait en plus un attirail de menuisier, un pupitre aux pieds très hauts, avec des livres de comptabilité en excellent ordre, quelques petits sacs, contenant des graines d'essai, etc.

Serge préférait l'établi à la table « de chez Tonnett » (fabrique de meubles renommée à Moscou), bien poli et tapissé de drap vert, devant lequel s'installait le père quand il voulait écrire une lettre (autrement il travaillait debout devant le pupitre). La raison en était sans doute qu'il faisait face à la fenêtre donnant sur le jardin, de sorte que c'était l'endroit convenant le mieux à la lecture par cette heure matinale.

Mais, en plus, l'établi attirait le garçon à force de lui paraître mystérieux. Il ne pouvait jamais comprendre au juste l'emploi des trous carrés, qui, d'un bout à l'autre, bordaient la table massive et dans certains desquels se trouvaient enfoncées des chevilles, elles aussi carrées.

Serge ouvrait son gros livre, ayant pour titre « Comment et Pourquoi » et se plongeait dans la lecture. L'auteur traitait

d'un tas de choses aussi disparates que le mobilier de la chambre. A travers cette futaie scientifique Serge cherchait instinctivement son chemin.

Mais la partie du bureau paternel qui l'attirait le plus, c'était sans contredit l'âtre, près de la porte d'entrée, qui, en automne et en hiver, flambait durant de longues heures. Serge se découvrait l'âme d'un guèbre (adorateur du feu). Il ne pouvait pas détacher ses regards des flammes et restait assis à la turque, sans mot dire, jusqu'à ce que la braise se couvrît d'un duvet grisâtre.

Serge guettait ce moment. Il saisissait la tige de fer et ravivait les flammes.

Un autre rituel entrait en jeu.

Le garçon suivait de ses yeux brillant d'émotion les flammettes bleuâtres qui couraient par-ci par-là, en proie à une agitation folle. Elles semblaient vouloir échapper à l'emprise des charbons cramoisis, en partie déjà éteints, à cette prison ardente d'où elles s'étaient évadées et où elles devaient retourner, après une vie brillante, mais de courte durée.

De vagues souvenirs passaient par la tête de l'enfant. Étaient-ce des feux ou des bluets dans ce milieu si beau, mais aussi impitoyable, qui finissait par les réduire en cendres ?

L'idée lui venait de tendre la main, de faire un bouquet de ces fleurs lumineuses et de le serrer contre son cœur. Il serait curieux de le voir flamber, comme cette braise. Le cœur serait-il aussi réduit en une poignée de cendres ?... Papa dit que les cendres de bois sont bonnes pour rendre fertile le sol et activer la croissance des plantes... Et les cendres du cœur, à quoi sont-elles bonnes ?

Des idées assez étranges, n'est-ce pas, pour un garçon de son âge ? Mais quel enfant n'en a-t-il pas de pareilles ? Ce sont nous, les grands, qui ne voulons point les admettre ou qui ne daignons pas les prendre au sérieux.

Serge était sorti de l'âge où l'on se brûle les doigts, en voulant saisir la flamme. Il s'approchait de la période où l'on se consume le cœur et le cerveau. Ce n'était pour le moment qu'une idée passagère, ce qu'il venait de penser tout à l'heure. Le garçon ne fit pas le geste projeté. Il garda, immobile, son attitude contemplative, devant les bluets de feu, de plus en plus pâles et indécis.

Et quand les dernières flammèches dorées disparurent dans le gouffre noir de la cheminée et que les lueurs bleues s'évanouirent parmi les masses de charbon couvert de cendres, il s'en alla.

Mais le soir suivant, le rituel des bluets de feu recommençait de plus belle.

VI. VIKENTIEV.

(à suivre.)

POÉSIES PERSANES.

QUELQUES QUATRAINS DE BABA TAHIR.

Mes yeux ! c'est contre vous que je crie : au voleur !
De vos larcins mon cœur impie est receleur ;
Que je forge un poignard à la pointe d'acier
Et m'en crève les yeux pour châtier mon cœur !

*
* *

Je suis l'oiseau de feu qui, d'un coup d'aile
Embrasse en un instant tout l'horizon :
Qu'un peintre ose me prendre pour modèle
Et mon image au mur consume sa maison.

*
* *

Frappe ! Blesse ! Qui craindrais-Tu ?
Brise ! Abaisse ! Qui craindrais-Tu ?
Mon petit cœur ne craint personne :
Cœur des Mondes, qui craindrais-Tu ?

*
* *

Seigneur, que suis-je? que ferai-je?
 Mes pleurs de sang, jusques à quand?
 Qu'on me chasse : en Toi j'ai ma place,
 Si Tu me chasses, où fuirais-je?

*
* *

Ô lionne, ô panthère, ô mon cœur, ô ma belle!
 Éternelle cruelle, ô mon cœur, ô ma belle!
 Si jamais je te prends, j'exprimerai ton sang
 Pour en voir la couleur, ô ma belle, ô mon cœur!

DEUX ODES DE JALAL AL-DIN RUMI.

I

Lorsqu'après ma dernière heure tu verras passer mon corps
 Ne pense pas que mon cœur à ce monde adhère encore.

Tu te lamentes sur mon compte ; ne crie pas : ô chagrin !
 Le seul chagrin est que tu tombes dans les rêts du Malin.

Quand sur mon cercueil tu pleures, ne dis pas : il nous a
[quittés !
 Car pour moi c'est en cette heure qu'est la rencontre et l'unité.

Lorsqu'au tombeau tu m'emportes, ne dis pas : c'est la fin !
 Pour l'amant, la tombe est porte ouvrant sur le Jardin.

C'est le coucher que tu regardes : songe qu'il va surgir !
Ils savent décliner, les astres, sans rien perdre ou souffrir.

Tu crois voir le crépuscule : c'est l'aurore en flamme
Ta voûte que tu crois cellule est salut pour l'âme.

Est-il grain enfoui sous terre qui n'ait germé ?
L'homme est graine qu'on enterre : pourquoi douter ?

Le cruche qui descend au puits n'en remonte que pleine :
Joseph dans le puits, c'est l'esprit : se peut-il qu'il se plaigne ?

Garde ici-bas bouche close, ne l'ouvre qu'au delà :
Ton cri, hors du lieu des choses, joyeux s'exhalera.

II

Je m'écriai : dans la maison du cœur, qui est-ce qui pénètre
[à minuit ?

Il répondit : c'est moi, dont la splendeur fait que le soleil
[s'évanouit ;

Cette maison du cœur, pourquoi de tant d'images est-elle
[hantée ?

Je dis : ce sont reflets de toi, ô face du cierge du pays de
[beauté !

Quelle est cette autre image que du sang recouvre, dit-il ?

Je dis : c'est mon image à moi cœur-contrit, pied pris dans
[l'argile.

J'enlaçai mon âme, et captive, je la lui offris en hommage :
C'est la confidente de l'Amour, dis-je, ne lui porte point de
[dommage.

Il me tendit le bout d'un fil, fil qui torture et qui trompe :
Tire et je tirerai, dit-il, mais tire sans qu'il se rompe !

La forme de l' Aimé me jaillit de l'âme, plus belle qu'avant.
Je levai la main pour la prendre : lâche ! dit-il en me frappant.

Tu es brutal tout comme un autre, dis-je. Et lui : si je suis
[brutal,
Sache que c'est pour le bien, non par dépit ou pour le mal.

Celui qui entre en disant : c'est moi ! je le frappe au front,
C'est ici le sanctuaire de l'Amour, ô fol, ce n'est pas un parc
[à moutons !

Salahi-dil-u-din (1), certes, est la forme de cette splendeur :
Frotte-toi les yeux et regarde la forme de ton cœur, de ton
[cœur !

ÉPITAPHE TURQUE

DE MAWLANA JALAL AL-DIN RUMI.

Plus vivants, vivent en esprit
Les saints, quand le corps a péri :
Le glaive de l'esprit, hors du fourreau de chair
Au poing de Dieu brille plus clair.

*
* *

Sa'ib d'Ispahan
En t'adorant selon le rit du rossignol,

(1) Un sufi, pris ici comme type de l'homme qui a renoncé à son moi.

Rose! je me parjure, car je suis
Adorateur du feu, et de l'école
Des papillons de nuit!

Urfi

Quand au charme d'un mirage
ton cœur ne s'est point trompé
Tu te flattes d'être un sage :
C'est la soif qui t'a manqué!

Trad. P. DE MENASCE.

FIGURES ET GENRES LITTÉRAIRES.

ANDRÉ MALRAUX «TÉMOIN CAPITAL».

C'est avec un recueil intitulé *Scènes Choisies* que M. André Malraux effectue une rentrée littéraire à la fois discrète et utile. L'écrivain a certes de grands et vastes projets puisqu'il annonce à la fois la prochaine publication d'un roman *La Lutte avec l'Ange*, une esquisse sur l'Histoire du Cinéma, et un essai sur le Colonel Lawrence *Le Démon de l'Absolu*.

La reprise du contact de M. André Malraux avec le public ne pouvait mieux se faire qu'avec ces *Scènes Choisies*, car tous ses livres se trouvent épuisés et les réimpressions sont très difficiles. Un recueil des meilleures pages du romancier de *La Condition Humaine*, du *Temps du Mépris* et d'*Espoir* familiarisera de nombreux lecteurs avec une pensée vibrante, originale, et dont certaines « prophéties » prennent avec le recul un relief saisissant. A ce propos, l'éditeur a rappelé l'opinion d'un critique qui a écrit : « Le monde s'est mis à ressembler aux romans d'André Malraux. »

C'est lui-même qui a opéré le choix des textes et le lecteur sera ainsi assuré d'avoir l'essentiel de son message.

A quarante-cinq ans (il les aura en novembre prochain), M. André Malraux se situe sur de solides positions et sans avoir jamais offert de prise à l'imitation. C'est un isolé. Il

n'y a pas en lui de tics, d'habitudes, de procédés ; rien de tout ce clinquant racoleur qui suscite les disciples et forme les petites chapelles. Solitaire, sa solitude l'a élevé. Il a su puiser en lui, inlassablement, d'étonnantes ressources. Sa *race* éclate dans ses livres, dans ses essais, dans ses propos, dans sa démarche rapide et dans l'éclat de ses yeux, fortement enfoncés sous un vaste front que balayent de grandes mèches rebelles. Une cigarette creuse éternellement aux coins de la bouche ce pincement impressionnant des lèvres, tandis que se durcissent, sur un visage osseux, des méplats saillants. Figure de proue où se lit, comme à livre ouvert, ce lyrisme de la volonté, qu'il a abondamment répandu dans son œuvre.

A cette nature exceptionnelle, les limites étroites étaient impossibles. Après une studieuse jeunesse, passée à Paris, il fit de longues études d'archéologie, et dirigea une mission archéologique au Cambodge. C'est loin de la France, qu'il rêva, pensa, écrivit ses premières œuvres. En 1933, sa jeune renommée se trouvait d'emblée consacrée par le Prix Goncourt. Dès lors, le romancier « s'engagea », au sens politique et littéraire du mot, dans cette *Condition Humaine* qu'il avait besoin d'éprouver pour la mieux dépeindre...

Mobilisé en 1939 dans un régiment de chars, il fut fait prisonnier en juin 1940 ; il s'évada et pratiqua dès lors, avec courage, le « refus » ; il fut un authentique résistant, en Corrèze, en Dordogne. Traqué, et finalement arrêté par les Allemands en 1944, il fut délivré par les forces du maquis et prit le commandement de la brigade Alsace-Lorraine sous le nom de colonel Berger. Sa brigade, il la mena depuis le Centre de la France jusqu'en Alsace. Démobilisé, il fut attaché culturel au cabinet du Général de Gaulle. Il devint par la suite Ministre de l'Information... Ainsi, peut-on dire que l'expérience de M. André Malraux a été humainement complète ; et qu'il a traversé pour l'enrichissement de sa vie intérieure, toutes les classes de la Société. Avec une égale

aisance « le rebelle » a pu éprouver les combats les plus durs et l'homme politique étudier de près le mécanisme, la technique du pouvoir.

Ceux qui ont approché M. André Malraux, au cours de cette vie, où rien n'est jamais achevé et où toujours tout recommence, ont pu apprécier une lucidité sans défaillance et cette volonté impavide qui, de l'homme, retentit sur l'artiste. Il faut également indiquer que son goût de la solitude s'est sans cesse accompagné d'un sentiment très vif de virile fraternité. Un de ses biographes a pu justement écrire que sa conscience sans cesse en éveil l'excitait à déposer une part de lui-même dans l'action. Et la remarque est d'autant plus juste qu'elle analyse et justifie la double démarche d'un écrivain, qui a su conserver « l'espoir » au sein du « temps du mépris ».

Si, quand on pénètre l'œuvre de M. André Malraux, on demeure parfois un peu dérouté, c'est que précisément il est le contraire d'un homme qui s'explique d'un seul coup et que ses personnages, à son image, sont des hommes du « présent ». A ces hommes « engagés », il donne un destin qui ne connaît ni le repos, ni l'oubli ; et peu importe que la mort soit cachée derrière chaque geste, derrière chaque mot. De cette fatalité librement acceptée, ses personnages tirent un poids, une densité inoubliables, d'autant plus que l'angoisse de mourir demeure, à la cantonade, la lourde menace de cet univers, dont l'horizon ne saurait être fermé par l'inéluctable perspective. Aucun désespoir chez ces personnages, qui tous portent une parcelle de Malraux ; mais au contraire une volonté d'affirmation et une recherche de vérité totales. Souvent, l'écrivain a cité pour s'en éclairer le mot de Napoléon : « La tragédie de notre temps, c'est la politique. » Le sens qu'il lui a donné, en payant de sa personne, lui assure bien ce nom de « témoin capital » que ses admirateurs lui ont décerné.

Dans un livre récent, un jeune essayiste, M. Gaëtan Picon, a fort bien montré ce que la nouvelle génération française doit à M. André Malraux. « Je ne vois pas en lui notre directeur de conscience ; je dis seulement que ceux qui, comme moi, ont reçu son œuvre en plein visage, devront toujours mesurer à son exemple les expériences de leur vie et les rencontres de leur pensée. S'il n'est pas notre modèle, il est notre possibilité, notre tentation — l'une des plus brûlantes empreintes qui ne s'endormiront jamais en nous. Ce qui fut vrai hier pour Barrès et pour Gide est aujourd'hui vrai pour Malraux : nous ne pouvons plus choisir notre voie sans tenir compte de la sienne»...

Adhésion importante et en général partagée ; car il est indéniable que l'œuvre de M. André Malraux recèle une manière de vertu d'exemple.

A la fin de son roman *L'Espoir*, un de ses personnages, Garcia, interrogé sur le plus grave devoir qui incombe à chacun de nous, répond : — « Transformer en conscience une expérience aussi large que possible. » En composant ses romans, c'est ce que M. André Malraux n'a cessé de réaliser. Dans son art comme dans sa vie, il y a le progrès d'une pensée, qui, sans rien perdre de sa virilité, a voulu transformer en conscience l'expérience d'une communion virile.

PAUL LÉAUTAUD.

Une des figures les plus originales de la vie littéraire française est assurément celle de M. Paul Léautaud.

Sa célébrité — qu'il n'a jamais recherchée — est faite d'une sorte de légende. Mais cette légende, il est bien certain que ce curieux homme a tout fait pour la provoquer et pour l'entretenir. Il fuit le contact des hommes, et dans son petit

pavillon de banlieue, à Fontenay-aux-Roses, il vit entouré des seuls amis qu'il juge dignes de son commerce : les bêtes, chats, chiens, voire tortues et singes. Ainsi certains ont voulu voir en lui le *Misanthrope du xx^e siècle*. D'autre part, il a fait souvent profession, dans son œuvre et dans ses propos, d'une manière de *cynisme* et même d'une sorte de scatologie — chère aux gens du $xviii^e$ siècle, qui ne craignaient pas le mot fort — et même le mot gras.

Or, cet écrivain authentique, qui manie avec aisance la langue la plus dure et la plus imagée, est un être infiniment doux ; il est caustique ; il méprise dans l'homme cette satisfaction de soi-même, ce contentement impavide, cet orgueil, qui lui apparaissent également détestables. Il n'éprouve de haine pour personne ; sa passion est de morigéner, de dénoncer travers et abus, au nom d'un humanisme de modestie et de modération, teinté du cartésianisme le plus traditionnel. Sa morgue cruelle, qui n'a épargné aucun des Puissants des Lettres et des Superbes de l'Intelligence, est la réaction naturelle d'un intellectuel très sensible et auquel la vie n'a pas été clémente. Ceux qui le connaissent bien assurent que son âme est pure ; et généreux son cœur. Le charmant et indulgent chanoine Mugnier a écrit : « Léautaud peut blasphémer ; il peut nier, railler, écrire tout ce qu'il voudra : il sera sauvé. Au jour du Jugement dernier, il y aura tant de chiens et tant de chats qui parleront pour lui, qu'on lui ouvrira. »

A soixante-seize ans, Paul Léautaud se présente comme un vieillard menu, menu, mais toujours droit. Il redresse volontiers sa petite taille, et, sous le feutre, son mince visage, raviné de rides, s'apparenterait à celui de Voltaire, avec les mêmes et frêles lèvres serrées sur un sarcasme, le même regard incisif et narquois. Cette ressemblance est-elle fortuite ? On ne le pense pas, car lorsqu'on évoque ce « curieux homme », on est obligé de se référer à toute son œuvre marquée d'un

esprit critique qui sert de fondement à son comportement intellectuel et qui l'inscrit dans la meilleure tradition française, à la suite de Voltaire, Chamfort et Rivarol. Ce « moraliste » d'un genre singulier a écrit inlassablement sur les mœurs avec une totale liberté. *Le Petit Ami, Passe Temps, Amour, Mélange, Marly-le-Roi*, sont le fruit de ses propres souvenirs. Pour faire le procès de la Société, il a utilisé uniquement des choses vues et vécues. Dans ses écrits, il fait appel à son expérience — à une expérience terriblement désabusée, et ses aphorismes sont autant de coups assésés aux sots, aux faux penseurs, à tous ceux qui rapetissent la dignité et la grandeur de l'écrivain. En veut-on un exemple? « J'aime mieux un âne qui est bien un âne qu'un âne qui fait la roue avec ses diplômes. » La valeur de la partie écrite de cette œuvre est assurée par un style dont la pureté, l'élégance et la simplicité révèlent une personnalité accusée et le placent au rang des meilleurs « classiques ».

Ses mérites de moraliste s'accompagnent d'autres qualités ; il a été un critique dramatique inoubliable — et inoublié grâce aux deux volumes qu'il a publiés sous le titre *Le Théâtre de Maurice Boissard* (Maurice Boissard étant son vrai nom, Léautaud n'étant qu'un pseudonyme). Il y a, dans ce recueil, un esprit étourdissant, car le compte rendu des pièces y est éclipsé par une foule d'anecdotes, de bons mots, de prophéties et de jugements d'un éclectisme et d'une virtuosité extraordinaires.

Il y aurait enfin beaucoup à écrire sur Paul Léautaud, causeur. Pendant de très nombreuses années, il a été chargé des services de presse du *Mercure de France*. Dans son petit bureau de la rue Condé, ont défilé tous les écrivains, entre 1892 et 1939. Il y tenait bureau d'esprit et de sarcasmes. Il y a déchiqueté à belles dents toutes les gloires usurpées et toutes les renommées en « toc », avec l'ardeur d'un iconoclaste. Et l'on sait que Paul Léautaud a conservé trace de

toute cette période, car il a souvent parlé d'un mystérieux *Journal* qu'il tenait au jour le jour et dans lequel il a consigné tout ce qu'il a dit, entendu et supputé. On peut évidemment compter sur la sincérité absolue du mémorialiste ; et cela promet un ouvrage « au vitriol ». Circonstance qui est peu faite pour rassurer ceux qui ont abordé cet original personnage, dont la « dent » est si cruelle qu'elle laisse trace profonde dans la chair qu'elle a entamée.

Trois petits événements font que la figure de Paul Léautaud s'éclaire aux feux de l'actualité. Son cher *Mercur de France* va reparaître ; une réédition de *Marly-le-Roi* vient d'être publiée ; enfin André Rouveyre a cru bon de réunir un *Choix de Pages de Paul Léautaud*. Annoncé depuis plus d'un an, ce recueil connaît un vif succès, mais a fait un mécontent. C'est M. Paul Léautaud lui-même. Après avoir autorisé cette publication, l'auteur de *Petit Ami* a été assailli de doutes et de regrets. Il a écrit lui-même à M. André Rouveyre, son vieux compagnon de *Mercur de France*, que son choix de pages « est un monument d'esbroufe et de ridicule ». Et encore : « Ce choix de pages ne m'enchante pas. Je le trouve une compilation prétentieuse, exagérée, puérile, ne reposant sur rien » . . .

Ce jugement porté sur ses propres ouvrages par M. Paul Léautaud en dit long sur un écrivain, dernier représentant d'une époque où les hommes de lettres se moquaient éperdument de la gloire et de l'argent et daubaient sur leurs productions.

On pourra cependant estimer qu'il pousse jusqu'à l'absurde la belle leçon d'honnêteté donnée par les livres, les chroniques et les notes dont il a jalonné son existence. Car les pages, réunies par M. André Rouveyre, nous procurent l'image d'un écrivain de race.

De toutes les façons, M. Paul Léautaud n'avait pas besoin de nous rappeler qu'il est un sage, dont la sagesse consiste à se replier sur soi-même et à dénier aux faits toute valeur

réelle ; il ne nous empêchera jamais de le tenir comme un « témoin capital », implacable et irremplaçable, dont la merveilleuse mémoire nous permet de mesurer à l'échelle qu'il a dressée « la Sucrierie des imbéciles » et la vanité des sots.

TENDANCES DU ROMAN FRANÇAIS ACTUEL.

Pour prendre les mesures et repérer l'orientation du roman français actuel, il faut recourir à un recul d'une quinzaine d'années.

A cette époque, tout ce qui avait constitué la structure économique, financière, politique, intellectuelle et morale de l'après-guerre de 1914-1918 était arrivé à un point de détérioration inquiétant. On commençait de deviner l'effrayante fragilité d'une civilisation fictive et qui manquait d'assises réelles. Le phénomène fut dénommé : *crise*, alors qu'il s'agissait d'une dévaluation progressive et continue de toutes les conditions de notre vie. La littérature, qui révèle fidèlement l'évolution d'une époque (et qui le fait d'autant mieux qu'elle ne veut pas *systématiquement* le faire), ne manqua pas de prendre prescience de cet état de choses. Mais on ne s'en aperçut guère, car, en général, on refusa aux écrivains ce rôle de *sismographes* (qu'ils remplissent d'ailleurs inconsciemment).

A M. Marcel Arland revient le mérite d'avoir évoqué alors « le nouveau mal du siècle ». C'est à ce mal que se rattache toute une littérature dite de l'*évasion*, dont les véritables prophètes avaient été M. André Gide, avec l'*Enfant Prodigue*, puis Alain-Fournier, avec *Le Grand Meaulnes*. Littérature d'inspiration toute nouvelle et dont la jeunesse allait se griser ; littérature qui témoignait de sa défiance à l'égard de tout ce qui était organisé. Après le brusque retour de 1914 à des traditions guerrières (dont les États en même temps que

les moralistes affirmaient qu'elles étaient achevées), ce besoin d'évasion devait prendre une force nouvelle ; il se répandit à la manière d'une contagion. Littérairement, rien n'est précis dans cette époque 1930-1940 : toutes les tendances s'accusent et se combattent. Après 1919, il y avait eu des perspectives, des repères, des directions, des tendances générales ; ensuite, ce fut le chaos : du surréalisme, qui triomphait auprès de la jeunesse, au populisme et à la littérature prolétarienne, que de groupes divers et d'attractions multiples. On vit s'ébaucher des réputations dont peu réussirent à s'affirmer de durable façon.

On pouvait distinguer quelques courants, cependant : le réalisme magique avec M. Julien Green, le surnaturel chrétien avec M. Georges Bernanos ; dans leur sillage, avançaient, avec des fortunes diverses, MM. André Beucler, Emmanuel Bove, P. J. Jouve, Henri Troyat, Marcel Brion, Henri Bosco. Le réalisme, de son côté, résistait aux influences psychiques mises ainsi en œuvre ; MM. André Thérive et Léon Lemonnier persistaient à représenter la vie telle qu'on se la représente quand on la dépouille de tout arrière-plan. De leur côté, les « prolétaires », avec MM. Henri Poulaille, Eugène Dabit, Tristan Rémy, renchérisaient en la peignant plus noire encore, avec un parti-pris social de déshérités. Enfin, le malaise politique se développant, certaines influences se répercutaient jusque sur la littérature d'imagination ; et ce phénomène était très sensible dans les œuvres de M. André Malraux, de Louis Guilloux, de Paul Nizan et de Victor Serge.

Au delà de ces œuvres populaires et révolutionnaires, s'étendait un marécage d'œuvres mal définies, où le freudisme, le goût du cynisme facile, l'esprit de haine ou de désespoir, inspiraient des romans qui furent, pour les plus avertis, le signe ostensible d'une véritable débâcle de l'esprit. Les autres formes traditionnelles du roman possédaient toutefois des représentants honorables : le roman psychologique

avec M. Jacques Chardonne, avec M. Marcel Arland ; le roman-fleuve avec MM. Guy de Pourtalès, Charles Plisnier, Robert Francis, Guy Mazeline, René Behaine ; le roman-cycle avec MM. Georges Duhamel et Jules Romains ; le roman de la terre avec MM. de la Varende, Frédéric Lefèvre, Jean Giono ; le roman panoramique et pittoresque avec MM. L. F. Céline et Charles Braibant ; le roman métaphysique avec M. Jean-Paul Sartre (*la Nausée*) ; le roman d'aventures avec MM. Joseph Peyré et Édouard Peisson. Quelques romanciers perpétuaient le roman de mœurs mi-social, mi-réaliste, mi-romanesque, tels que M. André Billy, M^{me} Colette, MM. Jean Fayard, Robert Bourget-Pailleron, Roger Vercelet et Maxence van der Meersch. Là étaient les vrais mainteneurs d'équilibre, au milieu de cet écartèlement général. Et les derniers venus, en 1939, cherchaient à retrouver un style de récit plus classique encore, soumettant la vérité, l'imagination et l'aventure au pouvoir de l'invention et à une forme aisée de la fantaisie ; tels MM. Kléber Haedens et Christian Mégret.

C'est alors que survinrent 1940 et son cortège d'années noires, avec l'arrêt presque total de la production romanesque. Dès la Libération, elle se ranima, à la fin de 1944. L'année 1945 vit naître un fatras d'œuvres, inspirées plus ou moins par la Résistance et par les terribles expériences de l'occupation, de l'exil, des souffrances physiques et morales endurées ou vécues, où chacun pouvait retrouver le propre écho de ses épreuves. Cette année de reprise vit « naître » *Les Amitiés Particulières* de M. Roger Peyrefitte, *L'Aurélien* de M. Louis Aragon, les deux premiers tomes des *Cherchins de la Liberté*, de M. Jean-Paul Sartre. L'absence d'autres œuvres romanesques, profondément originales et d'inspiration hardie, se fit tellement sentir que beaucoup de critiques s'en affligèrent et crurent pouvoir prédire « la mort du roman », alors que *Éducation Européenne* de M. Romain Gary prouvait qu'il n'y avait pas sur le marché que des ouvrages de circonstance,

ne recevant du roman que l'étiquette ; dans cette même veine créatrice sur un thème donné, aux côtés de M. Romain Gary, on devait discerner les tempéraments de M^{me} Carol Breton *La Garde Montante*, de M. Loys Masson *Le Requis Civil* et surtout M. Roger Vailland *Drôle de Jeu*.

L'année 1946 s'ouvrait donc sur une « reprise » suffisamment caractérisée. Il est bien évident qu'elle s'achève, comme une « course », par la bataille des Prix littéraires, au cours de laquelle auteurs, éditeurs et critiques ont vécu des sortes de transes. Mais il faut bien dire qu'une partie de cette agitation est factice, entretenue ou nourrie par des affaires publicitaires ou des combinaisons commerciales. A l'observateur de sang-froid et qui a constaté avec quelles réelles difficultés ont été décernés les Prix Goncourt, Femina et Renaudot (pour n'évoquer que ceux-là), il est déjà loisible de brosser sur l'année « romanesque » qui s'achève une vue d'ensemble.

Il est indéniable que le roman français traverse une crise grave et que très peu de jeunes auteurs s'imposent à l'attention par des mérites éclatants, sur lesquels on pourrait raisonnablement miser une carrière. En juillet dernier, on a assisté à ce spectacle d'un grand Jury littéraire (le grand Prix des Critiques) consommant seize tours de scrutin avant de se rabattre sur une œuvre de très moyenne qualité : *La Vie des Morts*, de M^{lle} Agnès Chabrier. N'était-ce pas l'illustration de cette constatation de fait : *il n'y a plus beaucoup de jeunes romanciers en France ?* Et les anciens premiers rôles n'apparaissent plus guère dans le circuit des publications. Tandis qu'un Jules Romains achève courageusement son cycle, un André Maurois se consacre à la nouvelle, un Pierre Benoit attend pour faire sa rentrée la levée d'un interdit, un François Mauriac se voue aux jeux du Forum ; d'autres ont disparu radicalement (MM. Morand, Chardonne, Thérive, de Montherlant). Les chefs de file absents, les nouveaux venus s'engagent donc un peu au hasard. Mais l'inconvénient ne

serait pas très grave à l'analyse, car chacun débute avec son véritable tempérament. La crise du roman tient donc à des causes plus générales, plus profondes — et que l'on a tenté de définir. Ce n'est pas, sans aucun doute, pour rien que parmi les romanciers de la génération précédente, on a vu M. Mauriac abandonner la fiction, MM. Julien Green, Ramuz et Gide faire paraître leurs « Journaux », M. André Malraux se réfugier dans des « Essais ». Les écrivains de ce temps s'attachent plus à des problèmes d'explication qu'à des problèmes de création. D'où le retrait, la mise en demi-sommeil du roman. Ce qui ne signifie pas une perte de vigueur de l'esprit français, au contraire. Cela peut et doit signifier que, parvenus vers la fin d'un système du monde ou sur le seuil d'un autre monde, les représentants de l'intelligence française ne se soucient pas de retenir des images dérisoires, aussitôt défaites. Rien d'étonnant que 1946 n'ait pas été une grande année pour le roman français. La production est demeurée abondante (on serait tenté de dire, vu la qualité : trop abondante), dispersée entre de très nombreuses maisons d'éditions qui s'attachent à découvrir des talents nouveaux. Au total, peu d'œuvres d'importance ; aucune possibilité d'établir ces schématisations commodes, par décades, de répartition par genres (roman d'imagination, de la terre, psychologique, etc.). Aucune perspective sérieuse. Aucune orientation véritable, hormis les leçons de désespoir et les effigies de l'absurde que M. Jean-Paul Sartre soumet à une École qui le suit ; sans le comprendre. Peu de courants nettement dessinés ; par de manifestes en faveur de tel ou tel mouvement (à part le *Dolorisme* peut-être, mais qui vaut plus comme élément de doctrine philosophique) ; pas de mouvements concertés avec programmes précis. *Le roman de 1946 obéit à une grande loi de dispersion, d'hésitation et de timidité.* Il serait vain de se lamenter ou de penser que c'est là un signe tangible de décadence. La Littérature est la confession

d'une Société et le roman, selon Stendhal, le miroir que l'on promène le long d'un chemin. Or, la crise de la Littérature, la crise du roman sont inséparables de toutes les autres crises d'une époque. La nôtre est encore trop soumise aux effets de temps incertains et troublés pour en tirer une riche ou consistante matière esthétique. Il serait vain — et dangereux de ne pas s'en apercevoir.

Quelques jeunes romanciers offrent cependant mieux que des promesses : M. Curtis a donné des preuves d'intelligence aiguë : M. Luc Decaunes sait créer une atmosphère poétique ; M. Jacques Rastier possède des dons de style extraordinaires qu'il devra appliquer à l'exploitation de sujets consistants ; M. Raymond Guérin a le souffle d'un grand romancier ; il est dommage qu'il exerce ses dons sur des thèmes extrêmement déplaisants : son roman *L'Apprenti* domine toute la production de l'année ; mais les jurys littéraires n'ont pu déceimment couronner une œuvre où les outrances du vocabulaire accompagnent un postulat d'ordurière inspiration.

Parmi les jeunes romanciers, MM. Jean-Jacques Gautier (Lauréat du Prix Goncourt), Michel Robida (Lauréat du Prix Femina), Jules Roy (Lauréat du Prix Renaudot) ont d'indéniables qualités de narrateurs et de stylistes. Mais c'est surtout à une débutante, M^{lle} Célia Bertin, avec *La Parade des Impies*, que vont, en cette fin d'année littéraire, les faveurs de la critique — et demain assurément du public. Avec elle, revit le « roman-roman », à la fois traditionnel et hardi. Et voilà un puissant réconfort.

DESTIN ET ORIENTATION DU ROMAN POLICIER.

Il existe en France un certain nombre de Prix destinés à distinguer, chaque année, les meilleurs romans dits policiers. Et, dans quelques semaines, brochant sur ces récompenses déjà traditionnelles, sera, pour la première fois, attribué par un jury (où l'on compte, par exemple, M^{me} Colette, Académicienne Goncourt et les frères Tharaud, Académiciens français) le *Grand Prix du Roman Policier*.

L'examen se fait sur manuscrit et on ne peut donc pas préjuger de la décision des jurés ; mais on peut prédire beau succès au livre qui portera la fatidique estampille d'un *Grand Prix* affecté à un genre d'œuvres longtemps considérées, sinon comme subalternes, du moins tenues par la haute critique, avec une certaine méfiance et avec un certain décri.

Mais, lentement, depuis une vingtaine d'années, le roman policier français a conquis, dans les Lettres de France, ses propres... lettres de noblesse. A dire vrai, et en fait, il n'existe pas de genre mineur ou d'ordre secondaire dans la Littérature ; il n'y a en somme qu'un bilan de réussites ou d'échecs. Il faut cependant reconnaître que la guerre de 1939-1945 a porté un coup sensible à ce genre très spécial. Le roman policier avait à peu près complètement disparu des librairies. C'était là phénomène extérieur. Aussitôt après l'armistice, il revint avec abondance, attestant sa vitalité et prouvant le goût que lui porte une énorme clientèle. Une bonne douzaine de collections nouvelles ont vu le jour : on a pu enregistrer pas mal de déchets, mais aussi noter nombre d'intéressantes tentatives.

Un examen approfondi conduit, d'ailleurs, à cette notion que le genre évolue très rapidement. La plupart des études qui lui furent consacrées, même celle de M. Régis Messac,

même celle de M. François Fosca, font date et ont vieilli. Elles sont considérablement dépassées et les vieilles règles méritent d'être remises « à la page ». Jusqu'en 1939, on pouvait, en gros, lorsqu'on étudiait sérieusement les romans policiers, les ranger en quatre catégories bien tranchées : le roman-problème, le roman d'aventures, le roman d'atmosphère, le roman de pure fantaisie. Les meilleurs critiques — c'est-à-dire les plus sévères — avaient fini par se laisser convaincre. Et nous en savons d'illustres qui ne boudaient pas à l'attrait du *Mystère de l'Éléphant* d'Ellery Queen, aux mystères d'un Van Dine, d'un Valentin Williams, à la maîtrise d'une Agatha Christie. Pour la production française, se détachaient un Simenon, un Boileau, un Pierre Véry, car le roman policier avait surtout cette caractéristique : qu'il demeurait international. L'énorme succès fait à un Leslie Charteris avec le cycle des aventures du *Saint* tendait à éclipser les gloires nationales du genre.

Or, le roman policier actuel — national et international — tend nettement à se libérer de ces anciennes disciplines et à s'orienter vers des conceptions nouvelles. C'est ainsi que le roman de la première catégorie : le roman-problème connaît un déclin, et même une éclipse. C'est un canton où, d'ailleurs, les romanciers français ne furent jamais en vedette. Pareillement, le roman d'aventures policières a fait son temps et épuisé ses sujets, sinon ses lecteurs.

C'est à une renaissance et à un épanouissement des deux derniers genres que l'on assiste : le roman d'atmosphère et le roman de pure fantaisie semblent avoir scellé une fructueuse et habile alliance ; ils se combinent d'une façon très originale, et le mérite en revient, dans le domaine de la production française, à M. Pierre Véry. La transposition de ses œuvres à l'écran, a d'ailleurs fourni à son nom un éclat complémentaire. Son *Pays sans Étoiles*, par exemple, se recommande par une recherche poétique indéniable et par une réussite très

prometteuse. Un des premiers, il a compris que le raisonnement tuait le mystère et que la vie comporte plus d'apparences que de réalités (au moins dans la veine qu'il exploite). Sans doute, ira-t-on loin dans cette voie ouverte ; les jeunes romanciers policiers, comme M. René Barjavel, ont bien compris eux aussi le parti à tirer d'un personnage qui serait non pas le froid dénoueur d'intrigues, mais un logicien lyrique aux vues plus étendues.

Dans cette évolution, le film a, d'ailleurs, joué un rôle décisif. La plupart des spécialistes font également carrière à l'écran. Ils ont été amenés à traiter leurs sujets non plus comme des *puzzles* compliqués, mais en songeant à leur adaptation pour la *camera*, laquelle recommande une intrigue simple, et adroitement brisée, et laquelle appelle une foule d'intrigues possibles, rapides, d'aventures rêvées et d'images lestées de la nostalgie d'autres mondes et d'autres amours. A cet égard, et comme les témoins irréfutables de cette orientation, quelques titres suggestifs marquent le procédé : *Le Pays sans Étoiles*, déjà cité, *Les Nuages du Dimanche*, *le Noyé de demi-lune*, *Le Mort était un Maire*...

Est-ce dire que le roman policier connaît des positions de tout repos ? Le fait même qu'il évolue prouve qu'il est mis en demeure de renouveler constamment ses thèmes et (pour employer un mot plus adéquat encore) sa *technique*. Il traverse une crise : sans aucun doute, une crise de croissance. Des diverses collections, dignes de ce nom, et dont le marché épuise rapidement les stocks, on note un équilibre — qui n'existait pas avant-guerre — entre les œuvres venues de l'étranger et celles où s'exercent des plumes françaises. Le public marque une légère préférence pour le livre en traduction. Il est certain qu'avec les nouvelles équipes, le roman policier français a gagné un terrain considérable.

Sur la valeur littéraire de tous ces ouvrages, il y a peu à dire. Leur langue est, en général, correcte. La grosse con-

currence a fait que les éditions sont plus soignées. Et quelques auteurs français (comme Pierre Nord, par exemple) ont indéniablement du style. Sur la valeur intellectuelle profonde de tels ouvrages, il y aurait par contre beaucoup à écrire. Ne retrouve-t-on pas dans tous ces détectives modernes les fils des devins, des sorciers, des alchimistes vers qui, jadis, se porta l'imagination des foules? Ne peut-on pas considérer, au sein de notre civilisation rationaliste, le « héros policier » comme un conjurateur de mystère? Ne peut-on pas penser que cette pseudo-mathématique de l'énigme se place très en retard sur une science qui a perdu l'antique espoir de rencontrer sur sa route le mystère venant à lui sous forme d'hommes masqués? Le respect que les faiseurs de romans policiers ont de la *Chose*, de l'*Objet*, qui aideront à la découverte du coupable, n'est-il pas pénétré encore d'idées qui appartiennent à l'âge magique de l'esprit?... Autant de questions, autant de débats, mais qui haussent le roman policier à un genre littéraire. Il y aurait aussi à gloser sur l'opposition traditionnelle entre le policier qui échoue et l'amateur qui réussit; celui-là est un « charmeur » au vieux sens du mot; il n'entre pas dans le jeu des causes et des effets, sans une première purification, sans tics et sans manies, alors que l'autre aborde l'affaire sans respect, sans « cérémonie » préalable. Celui-ci rebute le secret. Le non-professionnel l'apprivoise... Peut-être écrira-t-on un jour une Philosophie du roman policier.

En attendant, il n'était pas inutile de déceler les fluctuations d'un genre qui apporte à d'innombrables lecteurs une évasion que tant de livres de caractère plus relevé n'ont jamais pu arriver à leur procurer.

AUTOUR DE RIMBAUD.

Deux érudits, MM. Roland de Renéville et Jules Mouquet, viennent de publier, dans la fameuse collection de *La Pléiade*, une édition complète des *Œuvres de Rimbaud*.

Autour de cette publication, se développe un très vif débat. Les uns lui reprochent son excessive richesse ; en effet, sur les huit cent vingt-cinq pages qui composent l'ouvrage, l'œuvre littéraire proprement dite de l'auteur du *Bateau Ivre* n'en occupe que le quart ; pour corser l'affaire, on a inclus la correspondance, les devoirs d'écolier, les vers latins, trois sonnets, et autres pièces de circonstance du prodigieux poète. Mais un fort parti se félicite de voir cette « victoire posthume », et pose que rien n'est négligeable dans le comportement de « l'enfant maudit ».

Cette édition monumentale a été précédée, au cours des dernières années, par d'intéressantes études. Tous ceux qui veulent vraiment posséder leur Rimbaud devront lire le livre pittoresque et savoureux de M. Louis Arnoult, paru en 1943. Cette étude est le fruit de vingt-cinq années de recherches, d'études, de pénétration. « J'ai tenté, expose l'auteur, de mettre dans mon *récit* ce qu'on sait aujourd'hui concernant Arthur Rimbaud, en contant cela comme la vie d'un ami que j'aurais beaucoup connu et passionnément admiré. » C'est donc un extraordinaire voyage que l'on effectue avec l'enfant terrible, avec ce mortel, ange ou démon.

*Très beau, d'une beauté paysanne et rusée
Poète tout puissant et vainqueur de la vie...*

Cet extraordinaire génie est mort à 37 ans, le 10 novembre 1891, à Marseille, et a bien enfermé en lui le drame humain

avec une intensité inégalée. L'orgueil insensé qui l'animait le fit oser se regarder et affronter, sans sourciller, avec une âpreté prodigieuse, « la réalité profonde ». Rarement ouvrage ne nous a conviés, mieux que celui de M. Louis Arnoult, à appareiller avec son héros, pour le grand large, à la découverte des « splendides villes ». Par sa présentation et l'étonnante technique de l'auteur, le lecteur aura l'image, la respiration, le souffle humain et surhumain de celui que Stéphane Mallarmé appela « un passant considérable ». L'éblouissante carrière de Rimbaud n'a pas duré plus de trois années : — « J'ai embrassé, a-t-il écrit, l'aube d'été. Au réveil, il était midi. » Et il ne lui restait plus, à ce ravagé, à ce révolté, que la rugueuse réalité à étreindre...

Autour de cette destinée, le commentaire s'est organisé avec une abondance qui déroute. Récemment encore, M^{me} Marguerite-Yerta Méléra a publié des *Résonances autour de Rimbaud* où l'on voit reparaître les « fervents » du poète : Paterne Berrichon et Isabelle Rimbaud, le beau-frère et la sœur du poète, qui firent beaucoup pour Rimbaud, mais qu'on peut réputer comme des *parents abusifs* en ce sens qu'ils *arrangèrent* trop souvent, à leur gré, la vie et l'œuvre de l'auteur des *Illuminations*. Isabelle Rimbaud a défendu farouchement la mémoire de son frère, avec une vigilante dévotion et une ombrageuse tendresse ; et tels témoignages accablants pour Verlaine, trop complaisamment étalés, ne font qu'épaissir le mystère d'un épisode détestable. On n'est pas, non plus, autrement convaincu lorsque, au témoignage familial d'Isabelle, on nous représente la vie de l'auteur de *Une Saison en Enfer* comme « noble, héroïque et sainte »...

C'est bien pourquoi le monument élevé par MM. Roland de Renéville et Jules Mouquet à Rimbaud par la seule publication de *documents* se rattachant à la vie du poète et émanant de lui, nous paraît destiné à fournir au chercheur ou au simple amateur beaucoup plus de sujets de réflexions, de

confrontations et d'appréciations que toutes les explications, plus ou moins intéressées, fournies après coup et ordonnées selon l'humeur et le goût des commentateurs.

Tout ce que l'on connaît de Rimbaud, prose ou poésie, a été rassemblé par deux érudits avec un imposant appareil de notes et variantes, et surtout cette « correspondance », enfin donnée dans sa version originale (Paterne Berrichon en ayant tronqué d'innombrables passages). Arides morceaux, où le poète a complètement disparu, où, comme l'avouait Isabelle Rimbaud, on ne trouve pas « le langage de rêve et les musiques magiques des *Illuminations* ». C'est ainsi que la description du Harrar est celle de n'importe quel voyageur. Les « rimbaldiens » expliqueront sans doute que toutes ces lettres sont postérieures à l'œuvre du poète. Et il faut croire alors que celui-ci est, selon la formule, « mort très jeune », bien avant le Rimbaud voyageur, disparu cependant celui-là avant la quarantaine. C'est pourquoi on a accueilli, dans les milieux informés, avec un sourire sceptique, la nouvelle selon laquelle on aurait découvert, en Abyssinie, quarante mille vers inédits de l'auteur des *Accroupissements* !... Il semble bien que le « cas » Rimbaud est celui du passage dans une âme d'un fulgurant génie, aussitôt sorti qu'entré. Aussi bien l'œuvre peut-elle, au même titre que le destin, retenir l'attention : le génie poétique de Rimbaud, a fort bien exprimé M. Roger Callois, reste transfiguré « par le silence » qui le recouvrit après un éphémère épanouissement. « Et la carrière manquée du trafiquant africain reçoit, de son côté, une éclatante auréole des réussites antérieures de l'écrivain. » L'essayiste tente de dégonfler « la légende de Rimbaud », sorte de « sombre héros métaphysique » qui avait réussi à reculer les bornes de la littérature, mais en violant on ne sait quelles lois fondamentales de l'esprit, « et à qui n'était resté d'autre ressource qu'expier son audace sacrilège par une vie de pénible labeur sous le plus malsain des climats ». Et de conclure :

« Voilà pourquoi rien n'est indifférent de ce qui touche la figure qu'une pieuse crédulité révère comme un demi-dieu ».

En face de M. Roger Callois, se dressent ceux qui voient en Rimbaud un « voyant », un « précurseur », un « saint », ou même un « voyou », et qui ne veulent pas se résoudre à dissocier l'œuvre et la vie du poète.

En fait, Rimbaud semble bien avoir été tout à la fois, « voyant », « précurseur », « saint » et « voyou », pour reprendre certaines terminologies à la mode. Il fut sans doute « ange et pourceau » comme tout un chacun. Il fut aussi, et merveilleusement, « illuminé » et on ne peut décemment lui reprocher d'avoir « raté » son destin : son destin d'homme comme son destin de poète.

Dans les *OEuvres complètes*, du seul point de vue poétique, il y en a, somme toute, d'assez rares qui soient remarquables. Par sa prose, cependant, il est demeuré vraiment grand. Ses *Illuminations*, sa *Saison en Enfer* sont chargés de fulgurants éclairs.

Enfin, et ce sera le mot de la fin, on ne saurait tenir Rimbaud pour responsable de la place qu'il occupe dans la littérature actuelle. L'y ont porté maintes passions diverses et divergentes. Les *OEuvres complètes* serviront à tous les hommes de bonne foi d'accorder à Rimbaud, dans leur esprit, la situation qui revient à celui qui écrit :

« Condamné dès toujours, pour jamais »...

Pierre DESCAVES.

LE TOUR QUI N'EST PAS INSCRIT DANS LE LIVRE OU LES PASTÈQUES ET LES POISSONS.

A Damas, vivaient un riche commerçant nommé Haj Omar et sa femme Fatma. Ils n'avaient qu'un seul enfant, un fils qu'ils avaient appelé Saleh.

Lorsque Saleh eut atteint l'âge de 20 ans, son père lui donna un capital pour lui permettre de se livrer au commerce. Saleh ouvrit donc au Souk Hamidieh un magasin de tissus bien achalandé. Il avait ainsi l'occasion de faire la connaissance de beaucoup de clients et même de quelques clientes ; il avait en outre plusieurs amis, qui lui rendaient de longues visites dans son magasin. Il leur offrait en hiver une tasse de café ou de canelle et en été un plat de dondorma ou un bol de khochaf glacé (1).

Au cours des conversations qu'il avait eues avec les uns et les autres, il avait appris que les femmes saisissaient le

(1) La dondorma est une glace spéciale assortie à la manière de Damas et le khochaf est un sirop léger avec amandes et raisins secs.

moindre prétexte pour sortir de chez elles et faire des rencontres qui n'étaient pas toujours innocentes. Qui sait, lui dit un jour l'un de ses amis, si toi-même n'as pas été parfois l'ami d'une de ces dames à la conduite légère.

Or Haj Omar et sa femme étaient très désireux que leur fils se mariât, voulant ainsi assurer son bonheur et leur propre postérité. Aussi voyant que Saleh ne se décidait pas à les mettre au courant d'un projet de mariage quelconque, se décidèrent-ils eux-mêmes à lui parler de la question. Lorsque Saleh eut compris quels étaient les desseins de ses parents, il leur répondit évasivement ; comme ils insistèrent, il finit par leur dire qu'il n'avait fait aucun projet à ce sujet et qu'il y réfléchirait.

Les parents attendirent quelque temps, mais en vain. Haj Omar saisit la première occasion pour reparler à son fils de la question. Celui-ci répondit qu'il avait été particulièrement occupé les derniers temps et il demanda de nouveau à réfléchir.

Quelques semaines se passèrent encore, mais Saleh ne parlait toujours pas à ses parents de leur projet. Son père revint donc à la charge. Saleh n'osa pas lui dire catégoriquement qu'il ne voulait pas se marier par crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur conjugal. Il dut finir par promettre à son père d'épouser la jeune fille que ses parents choisiraient, ainsi qu'il était d'usage. Il demanda cependant un délai qui, dit-il, lui était indispensable ; car Saleh, voyant qu'il ne pourrait pas éviter de se marier, sous peine de mécontenter sérieusement ses parents, avait fini par se dire qu'il fallait tout au moins prendre certaines précautions.

Celle qui leur parut le plus nécessaire fut de noter par écrit les divers tours que les femmes jouaient à leurs maris, et cela pour éviter d'être lui-même joué d'une manière semblable. Il acheta donc un grand livre qu'il intitula : *Liste des stratagèmes que les femmes emploient pour tromper leurs maris*. Et il commença par inscrire dans ce livre les tours

qui étaient déjà à sa connaissance, les différents prétextes que les femmes donnaient habituellement à leurs maris pour sortir de chez elles et agir ensuite à leur guise.

Non content des histoires qu'il connaissait, il provoqua les confidences de ses amis et même celles de ses clientes. Plusieurs parmi elles lui révélèrent des trucs de leur invention qui étaient pleins de malice. Saleh fut très heureux de noter tous les récits qui lui étaient ainsi faits, au point qu'il dispensait ses clientes de payer les prix des tissus qu'elles achetaient lorsqu'elles lui avaient fait connaître un tour inédit.

Au bout d'un certain temps, le livre se trouva rempli et Saleh crut qu'il avait noté tous les tours que l'imagination avait pu inspirer aux femmes.

Saleh dit alors à ses parents qu'il était prêt au mariage. Entre-temps ceux-ci avaient choisi celle qui devrait devenir la compagne de leur fils. Ils avaient passé en revue toutes les jeunes filles de leur connaissance et ils avaient fini par tomber d'accord sur la jeune Zeinab, qui était de condition sociale à peu près semblable à la leur et qui réunissait en sa personne la beauté, l'intelligence et la bonne éducation.

La demande ayant été agréée, le mariage ne tarda pas à être célébré. Il fut retentissant, Haj Omar ayant tenu à bien faire les choses en l'honneur de son seul fils et futur héritier.

Il faut dire ici que Saleh avait appris, au cours de ses investigations, que l'une des conditions du bonheur ou tout au moins de la paix en ménage était que les époux habitassent seuls et non pas chez les parents du jeune homme comme il était d'usage, vu que la cohabitation de la mère et de la bru est de nature à créer des troubles et des zizanies. Bien que cela ne fût pas habituel, Saleh fit comprendre à ses parents qu'il voulait vivre seul avec sa femme. C'est effectivement ce qui fut fait, et cela n'était pas pour déplaire à Zeinab.

Aussi les premiers temps qui suivirent le mariage, les jeunes époux furent-ils très heureux, car rien ne venait troubler leur paix et leur tranquillité.

Mais un mois plus tard, Zeinab dit à son mari : « Je voudrais sortir cet après-midi pour aller rendre visite à ma mère. » Saleh lui répondit : « Ça, c'est connu. Si vous avez besoin de voir votre mère, envoyez-la chercher par le domestique. » Zeinab ne comprit pas ce que son mari avait voulu dire en disant que c'était connu. Elle envoya prévenir sa mère qu'elle désirait la voir et sa mère vint.

Quelques temps après, Zeinab dit à son mari : « J'aurais besoin de sortir, car j'ai quelques emplettes à faire. » Saleh lui répondit : « Ça aussi, c'est connu. Vous n'avez qu'à me faire savoir ce dont vous avez besoin et je vous l'apporterai. »

La troisième fois, Zeinab dit à son mari : « Je voudrais aller au hammam. » (1)

Saleh lui répondit : « Ceci aussi est bien connu. Tirez-vous d'affaire à la maison comme vous le pourrez. »

D'autres raisons de sortie reçurent toujours le même accueil. Parfois Saleh, pour se rafraîchir la mémoire, allait à son secrétaire. Il en tirait le livre, qu'il compulsait avant de donner sa réponse ; puis il revenait en disant : « C'est inscrit dans le livre. » Et il refusait sa permission.

Zeinab avait beau s'ingénier pour trouver des prétextes de sortie. La réponse était toujours : « C'est connu », ou « C'est inscrit dans le livre ».

Un jour, Zeinab profita de l'absence de son mari pour ouvrir le secrétaire. Elle réussit à voir le fameux livre et lut les histoires qui y étaient racontées. Elle comprit alors ce que signifiaient les paroles mystérieuses de son mari et elle se rendit compte qu'elle ne réussirait jamais à obtenir la

(1) Dans les vieilles villes d'Orient, les maisons n'avaient généralement pas de salles de bain. On allait au bain public.

permission de sortir de la maison si elle ne parvenait pas à découvrir quelque nouveau tour.

Elle en conçut d'abord un grand chagrin et elle commença à haïr son mari, puisqu'il la tenait ainsi prisonnière et ne lui permettait même pas de sortir en sa compagnie. Elle se mit à réfléchir au moyen de se libérer des entraves dans lesquelles son cruel mari la tenait enchaînée. Elle y pensa si bien qu'elle finit par trouver quelque chose, et ce en vertu de la constatation que les prisonniers sont plus perspicaces que leurs gardiens et qu'ils réussissent parfois à leur échapper.

Donc, au commencement de la saison d'été, un marchand de pastèques ayant passé par la rue en vantant sa marchandise et en criant : « Pastèques, ô roses ! », Zeinab dit à son mari qu'on ferait bien d'en acheter une ou deux douzaines. Son mari le lui ayant permis, elle acheta deux douzaines de pastèques. Le lendemain elle acheta aussi, mais cette fois à l'insu de son mari, une certaine quantité de petits poissons. Elle fendit légèrement les pastèques et introduisit dans chacune un poisson.

Au déjeuner de midi, elle suggéra de goûter aux pastèques. Son mari ayant approuvé, le domestique ouvrit l'une d'elles. Quel ne fut pas l'étonnement du serviteur en voyant sortir un poisson de la pastèque. Il accourut à la salle à manger, tenant en mains les tranches de la pastèque et le poisson et racontant ce qui s'était passé. Saleh en fut fort étonné à son tour et Zeinab parut aussi abasourdie. Saleh ordonna au domestique d'ouvrir une autre pastèque ; le même phénomène se produisit. Saleh fit ouvrir toutes les pastèques ; il en fut de même pour toutes. Il y eut ainsi avalanche de pastèques et de poissons.

Saleh et Zeinab se demandèrent ce qu'ils allaient faire de toutes ces victuailles. Ils finirent par décider d'inviter quelques amis pour le lendemain pour manger ensemble les poissons et les pastèques. Le menu fut vite réglé : il y aurait

d'abord les poissons, puis comme second plat un « mechoui » (1) accompagné d'une salade, les pastèques servant de dessert.

Le lendemain, les amis arrivèrent et l'on se mit à table. Saleh vit venir la viande et la salade ; il ne comprit pas pourquoi sa femme avait interverti l'ordre des mets. Il attendit le second plat ; mais rien ne vint. Il demanda alors tout bas à Zeinab où étaient les poissons.

Elle lui dit : « Quels poissons ? »

Il répondit : « Vous savez bien, les poissons qui étaient dans les pastèques. »

Elle dit tout haut : « Des poissons dans les pastèques ! Comment ? Depuis quand trouve-t-on des poissons dans les pastèques ? »

Il dit en élevant la voix : « Où avez-vous l'esprit ? Avez-vous oublié que nous avons trouvé hier un poisson dans chacune des pastèques que nous avons ouvertes ? »

Elle s'écria plus fort : « Où avez-vous vous-même l'esprit ? L'avez-vous perdu pour dire cela ? »

Saleh criait : « Mais oui, les poissons étaient dans les pastèques ! » — Et elle criait plus fort : « A-t-on jamais entendu une chose pareille ? Mon mari a certainement perdu la raison pour affirmer qu'il y avait des poissons dans les pastèques. Mes amis, protégez-moi ; mon mari est certainement devenu fou. J'ai peur ; protégez-moi. »

Comme Saleh continuait à crier de plus en plus fort qu'il y avait des poissons dans les pastèques, les convives furent convaincus qu'il était effectivement devenu fou. Ils décidèrent d'aller prévenir les autorités afin de le faire interner.

Zeinab leur dit alors qu'elle était en danger si, en attendant, son mari était laissé en liberté dans la maison. Il fut donc

(1) Le « mechoui » est de la viande grillée à la broeche.

décidé de l'attacher à l'une des colonnes de la cour ; et les convives partirent pour aviser les autorités.

Alors Zeinab s'approcha de Saleh attaché et lui dit : « Eh bien ! ce tour n'était pas inscrit dans votre livre, n'est-ce pas ? Je m'en vais, mais sachez pour une autre fois (on ne sait jamais) que les livres ne contiennent pas tout et qu'il vaut mieux compter sur la vertu des femmes plutôt que sur la contrainte pour s'assurer de leur fidélité ».

C'est ainsi que Saleh fut interné et que Zeinab réussit à se libérer.

Elle put obtenir le divorce et elle trouva un second mari meilleur que le premier.

Gabriel BOULAD.

PIERRE CURIE

LE SAINT DE LA SOCIÉTÉ MODERNE.

Le 19 avril 1906, une affreuse nouvelle mettait Paris en deuil. Le professeur Pierre Curie, universellement célèbre, avec sa femme, pour la découverte du radium, était écrasé par un camion, alors que, sous une pluie battante, il tentait de traverser la rue Dauphine. Il n'avait que quarante-sept ans, et sans doute aurait-il fait encore de belles découvertes dans ce domaine nouveau de la physique des atomes, dont les quarante ans que nous venons de vivre ont attesté l'immense avenir. Ses pairs et ses biographes ont déclaré qu'il avait du génie. On mesure souvent le mérite d'un chercheur scientifique à l'importance sociale de ses trouvailles, et le radium a fait évidemment quelque bruit dans le monde. Mais Pierre Curie avait des capacités supérieures à la longue patience qu'il fallut pour extraire d'une tonne de minerai d'urane les quelques décigrammes de sel ardent qui allaient permettre d'étudier un peu mieux les phénomènes de la radioactivité. Son œuvre même, de volume assez mince, ne donne qu'aux initiés l'idée de sa haute intelligence et surtout de cette flamme étrange qu'on trouve chez les inspirés.

Dès son enfance, il manifestait un penchant pour la rêverie solitaire et la contemplation de la nature. Fils d'un médecin, il ne s'était jamais plié à des études régulières. Il n'en passa

pas moins son baccalauréat et sa licence et devint, à sa vingtième année, le préparateur de Desains, qui enseignait, en 1880, la physique générale à la Faculté des Sciences de Paris. Deux ans plus tard, il faisait, en collaboration avec son frère Jacques, sa première découverte sur les propriétés électriques du quartz. Il ne resta pas longtemps à la Sorbonne et fut nommé chef des travaux pratiques à l'École de physique et chimie que venait de fonder la Ville de Paris dans les vieux bâtiments du Collège Rollin. Il y resta vingt-deux ans. Nommé enfin professeur de physique générale en Sorbonne, il ne le demeura, hélas ! pas longtemps. Neuf mois après avoir été élu à l'Académie des Sciences, en remplacement de Potier, il était victime de l'accident qui le tua sur le coup. C'était une perte irréparable.

*
* *

En 1882, Curie et son frère s'aperçurent que certains minéraux cristallisés comme le quartz, la topaze, la tourmaline, s'électrisent quand on exerce sur eux une pression mécanique. Si on les comprime dans la direction de l'axe, ils prennent des charges électriques égales et de signe contraire aux deux extrémités. Vient-on à retirer ces charges en les laissant sous pression, ils acquièrent des charges inverses quand la contrainte cesse. La polarisation électrique se produit également par le chauffage. Curie montra que cela était dû au dérangement des molécules cristallines, et que la quantité d'électricité produite n'était pas liée aux dimensions du cristal ; elle ne dépendait que de la surface et de l'intensité de la pression exercée. Cette découverte était très importante. Curie l'utilisa pour construire des électromètres très sensibles qui lui permirent de mesurer par compensation les faibles quantités d'électricité mises en jeu dans les phénomènes radioactifs.

Pierre Curie fit encore des recherches délicates sur les relations de la chaleur et du magnétisme. Il fit voir qu'entre les corps très magnétiques, comme le fer ou le nickel, et les corps faiblement magnétiques, comme le manganèse ou le platine, il n'y avait qu'une différence de degré et non de nature ; mais qu'il y avait une différence de nature entre ces corps et la plupart des autres corps qu'on appelle «diamagnétiques». De ces recherches, il est resté la notion du « point de Curie » dans la courbe d'aimantation d'un corps magnétique.

Toujours préoccupé de porter à leur plus haut degré de généralisation les lois des phénomènes, Curie émit des vues très profondes sur la symétrie des phénomènes physiques. Il continuait ainsi une étude qui avait passionnément intéressé Pasteur dès le début de ses recherches sur les tartrates. On sait que l'illustre chimiste, après avoir découvert que l'acide dit racémique était un mélange de tartrate droit et de tartrate gauche, se demanda pourquoi la nature construit des cristaux à symétrie inverse, c'est-à-dire qui sont, comme les deux mains, l'image l'un de l'autre vue dans un miroir. Il en était venu à considérer l'univers dans son ensemble comme dissymétrique et il avait imaginé des expériences pour changer la symétrie des cristaux et même des plantes. Bien qu'il eût échoué, il n'en tenait pas moins sa découverte comme la plus importante de sa carrière.

Curie appliqua la seule réflexion à l'énigme naturelle qui avait tant excité Pasteur. Il définit la symétrie géométrique plus ou moins grande d'un milieu donné et rechercha comment elle pouvait être altérée par des causes qui, elles-mêmes, avaient une certaine symétrie. Il en vint à formuler ce principe qui porte son nom : « Pour qu'un phénomène puisse se produire dans un milieu, il est nécessaire, mais non toujours suffisant, que certains éléments de symétrie fassent défaut à ce milieu. Ce n'est pas la symétrie, mais la dissymétrie, qui est la cause du phénomène. » Ce principe ressemble étrange-

ment à un principe logique et notamment au principe de raison suffisante des philosophes. Mais sa valeur est expérimentale en ce qu'il a porté au physicien des renseignements précieux sur la possibilité d'un phénomène. En cela, il rappelle le principe de Carnot qui limite le rendement d'une machine à feu par la seule considération des températures. En interrogeant les indices de symétrie, on saura *ce qu'il ne faut pas attendre* d'une expérience physique.

*
* *

Curie s'était marié en 1895 avec une étudiante polonaise qui travaillait au Laboratoire des recherches physiques de la Sorbonne. C'était un an avant la découverte des rayons de Becquerel. Les deux époux s'adonnèrent ensemble avec enthousiasme à l'étude de ces rayons mystérieux. En mesurant avec soin l'électricité dégagée par les corps radio-actifs, ils s'aperçurent que certains minerais impurs d'uranium étaient plus actifs que le métal lui-même. Il y avait donc, dans ces minerais, des corps dont la radioactivité était plus grande. Pour les découvrir, ils se procurèrent tous les minerais d'uranium, notamment une grosse quantité de pechblende de Bohême, et se mirent courageusement à l'œuvre. Il leur fallut plus de deux ans de travail.

La recherche fut féconde, car ils isolèrent deux métaux nouveaux, abondamment radioactifs, le polonium qui était quatre cent fois plus actif que l'uranium, et le radium, de puissance bien plus grande encore. De son côté, leur collaborateur Debiorne avait découvert l'actinium. Désormais, tous les laboratoires du monde allaient pouvoir étudier les caractères de cet étonnant phénomène qu'on ignorait encore dépendre d'une désintégration de la matière. Curie se demanda d'abord si l'énergie libérée ne provenait pas d'une source extérieure, si elle n'était pas due, par exemple, à des

radiations solaires, emmagasinées par l'uranium. Il rejeta bientôt cette hypothèse car les rayons de Becquerel étaient aussi intenses le jour que la nuit et au fond d'une mine autant qu'à la surface du sol. Il fallait donc admettre que l'énergie venait du dedans et non du dehors. Comme elle ne dépendait que de la nature du métal et nullement des combinaisons où il était engagé, la radioactivité était une propriété atomique de la matière. Les atomes d'uranium, de radium, etc., se désagrégeaient spontanément en donnant des rayons déviables par l'aimant, les uns dans un sens, les autres en sens contraire, et aussi des rayons non déviables, analogues aux rayons X. L'analyse exacte de ces composants fut faite plus tard. Curie se borna à mesurer très exactement la chaleur dégagée par le radium, 100 petites calories par heure.

Il vit aussi que les corps inertes placés au voisinage du radium devenaient temporairement radioactifs, et il reconnut que cela était dû à l'émission d'un gaz qu'il appela « émanation ». Il mesura son intensité radioactive qui décroissait de la moitié de sa valeur en quatre jours. Indépendante de la température et de toutes les circonstances extérieures, elle permettait de définir le temps d'une manière absolue, qui ne devait rien à l'astronomie. Comme on le voit, les expériences de ce grand observateur s'achevaient toujours par quelque loi très générale qui exprimait quelque profond secret de la nature. Si l'on évoque les qualités personnelles de l'homme : désintéressement, modestie, simplicité de vie, culte du vrai et du beau, on comprend que Pierre Curie représente, selon le vœu de Renan, le saint de la société moderne.

René SUDRE.

CHRONIQUE DES LIVRES.

ROMANS, RÉCITS ET POÈMES DE GUERRE (1945-1946).

Des œuvres sur lesquelles étendent leur ombre la guerre ou l'après-guerre, y laissant la trace de contre-courants où tournoie plus d'un remous dans la conscience des hommes.

Si l'auteur de *Carrefour des Anges* (1), M. Jean Guirec, sait rendre en traits sobres toute l'angoisse que ressent une famille parisienne, après la Conférence de Munich, avec quelle force détails il étudie les contre-coups d'un autre conflit, tout proche, celui-là, chez les Bourquin.

Sourde et douloureuse méésentente qu'aggrave encore la situation particulière du père et du fils — le second ayant succédé, à dix ans de distance, au premier, dans les bonnes grâces d'une créature sans âme, comme faite pour le seul plaisir des sens.

Destin d'un fils de rêveur qui se croit, lui, un affranchi, bien décidé à jeter sa gourme avant ce qu'il appelle le... « casse-pipe », alors qu'en réalité le tiennent en leur pouvoir les mêmes chimères qui poussaient le père aux mêmes aventures.

(1) Éd. Albin Michel.

Le père... « amoureux inlassable, écrit l'auteur, n'avait fait que poursuivre le même rêve de la jeunesse éternelle, du renouveau, de la ferveur dans l'union de deux êtres ». . . « C'est lui qui se composait, à travers tant de créatures, son univers personnel ; qui traduisait dans ses actes la conscience bouleversante de ses aspirations . . . Il comprenait qu'il avait traîné sans cesse cette épuisante fièvre, ce démon de l'évasion impossible, de cette obstination à transférer son rêve dans l'existence. Au fond, il n'était jamais parvenu à sortir de lui-même, créait des reflets de son âme dans les femmes qu'il croyait choisir . . . Il était demeuré le charmeur né de son propre message. »

Cinglant portrait où s'allient les qualités mêmes du livre : dureté de l'analyse et crudité du coloris dans l'équilibre de la composition.

*
* *

Qu'il nous suffise d'esquisser d'un trait le sujet des récits suivants. Et trêve de citations.

Dans le *Soleil Noir* (1), M. Maurice Toesca fait revivre, sous son aspect apocalyptique, la sombre aventure hitlérienne. Avec quelle objectivité psychologique, sans rien celer, toutefois, il étudie les ravages de « l'esprit du parti » au sein d'une famille allemande dont certains membres, poussés par leur fanatisme, dénoncent les leurs aux S.S.

Siegfried (2), de Jean-Louis Curtis, nous décrit les relations que noue avec un ex-suppôt de la « Hitler-Jugend » un sous-officier de l'armée française d'occupation, en Allemagne. Petit livre « intelligent », sans illusions, qui fera saisir aux plus indifférents toute la complexité des problèmes ethniques posés aux Alliés.

D'un Allemand — non « nazi » — Boso Uhse, dans *Lieutenant Bertram* (3) — traduit par M. Thiès — l'étude attentive, cruelle, et vraie, d'une certaine caste d'aviateurs allemands qui s'attendent à largement profiter — sans s'y mêler — de la

(1) Éd. Pré aux Clercs. — (2) Éd. Juillard. — (3) Éd. Bateau Ivre.

conspiration hitlérienne. Plusieurs, cependant, réfléchissent, et l'un d'entre eux, Bertram, préfère se soustraire à la tutelle de moins en moins discrète du parti pour s'engager dans les rangs des républicains espagnols.

.....
Quand ma ville ne riait plus (1), d'André Ducasse, nous fait connaître une Marseille insolite — la Phocée de la guerre — mais pourquoi l'auteur — un visuel, sans doute — charge-t-il autant ses pinceaux, et surtout sa palette, comme s'il craignait de n'avoir point parachevé ses tableaux? Son livre regorge de détails curieux, parfois dramatiques, et je lui pardonne son pointillisme puisqu'en tirant de l'ombre quantité de menus faits insoupçonnés du profane, il sait refaire le portrait moral d'une cité trop unilatéralement décrite et, le plus souvent, caricaturée.

Le *Bain de Lumière* (2), de Georges Gauthier, contient en marge d'une intrigue sentimentale, finement analysée, de saisissantes peintures de la retraite de Dunkerque et des hôpitaux du front. Non point de simples décalques — de dessins subjectifs — mais de ces descriptions vivantes où, l'on sent battre le cœur de l'homme, où l'ironie, la fierté, le mépris se mêlent à la souffrance. Et les dons de metteur en scène de M. Gauthier sont si évidents qu'on voudrait voir son livre entier palpiter des images de la guerre — vœu qui m'est dicté par l'amour de l'art, et non par la morale.

Dans son *Dernier Carrousel*, M. Robert Milliat dépeignait déjà, voici trois ans, la résistance sans espoir, mais splendide, des élèves-officiers de Saumur essayant, sur la Loire, de barrer la route à des troupes allemandes infiniment plus fortes.

Ce même sujet, M. Maurice Druon le traite en romancier dans *Dernière Brigade* (3) aussi bien qu'en combattant à l'œil sûr, à l'observation aiguë, au verbe mesuré à la fois et sensible. Et il faut insister sur cette simplicité, sur ce sens affiné de l'écriture, qui révèlent le véritable écrivain — sur cette sorte de pudeur

(1) Éditions de l'Olivier. Marseille. — (2) Éd. Bateau Ivre. — (3) Éd. Grasset.

épique avec laquelle Druon (1) définit l'esprit d'abnégation — d'héroïsme — de cette poignée d'adolescents, insuffisamment armés et ravitaillés, mais non moins préparés au sacrifice suprême.

Dans *Combats libérateurs* (2), M. Georges Gaudy, engagé dans les rangs de l'armée d'Afrique, nous fait le récit de la Campagne d'Italie, trop peu connue en dehors des cercles militaires. Sur l'esprit du soldat, l'espoir aussi, qui ne pouvaient suppléer à l'absence d'armes, sur tant d'obstacles surmontés jusqu'au débarquement des Alliés, sur l'armée de Juin s'assurant le respect de l'ennemi, M. Gaudy que tentent les profils nets, les narrations dépouillées, trace ici des pages d'un mouvement rare, exemptes de tout faux lyrisme.

*
* * *

Livres de guerre, plus nombreux, tous les jours ; livres « témoins », souvent écrits avec les larmes de leurs auteurs.

Des voiles se déchirent... Des souvenirs, devenus vagues déjà dans notre mémoire, se précisent... Des communiqués laconiques, lus naguère sur telle ou telle opération, s'éclairent d'une lumière humaine — combien tragique, parfois — aux récits de ceux qui ont « vécu » le drame des « années terribles ».

Il me faudrait une trentaine de pages pour mettre dignement en valeur, par de nombreuses citations, la plupart de tels documents. Et, faute de place, je dois encore me borner à les signaler en quelques lignes.

L'intérêt principal — à mon avis — du *Dernier Village* (3), d'André Chamson — scènes de l'exode, en juin 1940 — réside dans les conversations que tiennent des patriotes, mis en demeure de déposer les armes. Causes du désastre, étapes de

(1) Auteur des *Lettres d'un Européen* — hommage à la liberté politique et spirituelle — aide de camp du général d'Astier, puis rentré en France, après la libération, Maurice Druon dirige actuellement la revue littéraire *Cavalcade*.

(2) Éd. Lardanchet. Lyon.

(3) Éd. Mercure de France.

la trahison, etc. En fait, il s'agit moins ici du carnet d'un officier que d'une méditation passionnée sur divers problèmes entrevus, à l'heure de la défaite, par une conscience lucide.

De Jacques-Laurent Bost (1), le *Dernier des Métiers* (2), vie au jour le jour d'une escouade de fantassins français, en mai 1940. D'abord, une évocation, à la Rabelais, des dernières heures de la « drôle de guerre ». Attente... inaction... disputes de popote. Puis, sans transition, le réveil en enfer... le désarroi... la panique.

Dans quel livre de guerre la « réalité » de l'événement a-t-elle été traduite avec une force de vérité aussi immédiate, avec cette précision sèche et brutale ? Pas un mot qui ne porte, même parmi ceux que l'auteur reproduit sans complaisance — mots à l'emporte-pièce de ses compagnons d'armes — avec le souci de ne point user d'une seule touche, de ne point calquer une seule intonation qui ne soit exacte. Et cela donne un livre d'une authenticité extraordinaire — à la fois agressif, cynique et amer.

Au gré des circonstances, le journal de M. Claude Roy : *Saison violente* (3), 1944-1945, tient bien les promesses de son titre, mais combien d'images fourmillent ici, dont maints correspondants de guerre ont déjà déroulé le film hallucinant. Et je ne goûte pas toujours le ton de l'auteur, trop enclin, me semble-t-il, à faire valoir ses brillantes qualités de mémorialiste, à la pointe de la plume. « Ce qu'il dépeint ici, me dit un lecteur, c'est du chaos et de l'informe, et l'on ne saurait lui faire grief de cette technique impressionniste. » A quoi je réponds que trop de prodigalité, dans l'expression — sous prétexte de créer « le mouvement qui déplace les lignes » — brouille trop souvent, aussi, les plans et la perspective.

Quant à la visite du camp de Belsen, le « clou » (hélas !) de l'ouvrage — visite qui porte la date du 19 avril 1945 — je vous laisse imaginer quel genre de vision Claude Roy nous réserve. Que dis-je : imaginer ? Il faut les lire, ces pages, et les

(1) ... frère cadet de Pierre Bost. — (2) Éd. Gallimard. — (3) Éd. Juillard.

relire, puis les garder à la disposition de certains gribouilles qui déjà recommencent à nous parler de la « bonne Allemagne ».

Quinze mois à Buchenwald, paru en 1945, de M. Marcel Conversy, réduisait à néant la thèse naziste défendue à Nuremberg — thèse selon laquelle « Buchenwald se présentait sous l'aspect d'une colline couverte de fleurs et peuplée de jeunes gens au corps bronzé par le soleil » !

La sinistre forêt de hêtres où tant de malheureux ont laissé leur vie ressemblait si peu à ce coteau fleuri que M. Conversy en garde un effroyable souvenir. Et ce lieu maudit constitue encore le sujet de son nouveau livre, intitulé *l'Enclos des hommes perdus* (1) — solide et pathétique recueil de nouvelles bien construites et qui fournissent, sur l'enfer de ce camp de la mort, des précisions nouvelles.

Il en est de même pour les *Souvenirs de l'au-delà* (2), de M^{me} Olga Lengyel, doctoresse hongroise qui a pu observer sur des milliers d'êtres les effets de la sous-alimentation. Une froideur d'âme implacable ajoute d'abord au poids de son réquisitoire, puis devant... l'horrible, la narratrice ne peut plus se contraindre à cette objectivité scientifique. Indignée, meurtrie, révoltée — en deuil de plusieurs des siens — après les réflexes d'une clinicienne, elle se découvre les réactions d'un écrivain chez qui la sensibilité — toute frémissante — se concilie avec le don de voir et de conter.

.....

D'autres récits, plus romancés parfois, mais non moins attachants, sur la résistance et la lutte clandestine.

Les Mandru (3), par exemple, où l'on retrouve, intact, le talent dur de Joseph Kessel — la même rapidité de perception, le même goût tenace du « dangereux » et du « farouche ». Échappé de son avion, près de Dunkerque, en 1940, l'un des fils Mandru regagne en cachette la ferme paternelle, puis indigné de voir les siens courbés sous la défaite, il traverse la Manche, de nuit,

(1) Éd. Reflets de notre temps. (Thonon-les-Bains).

(2) Éd. Bateau Ivre.

(3) Éd. Juillard.

à bord d'une barque, s'engage dans une escadrille « anglo-gaulliste », se fait descendre au-dessus de son village et décide son père à le suivre en Angleterre. Excellente peinture, sans faux pittoresque, sur les origines de la résistance dans un village occupé.

Rebelles du Saint-Pierre (1), d'Albert de Ponzols, un récit fardé avec tact, discrétion et adresse, de l'odyssée de marins et officiers « gaullistes », tombés en Afrique du Nord, aux mains des Italiens. Reconstitution par l'auteur, en un style net, d'une atmosphère de désordre et de veulerie que les captifs — la flamme de l'esprit aidant — se refusent à subir.

Et, dans *Dernière Saison* (2), de Maurice Clavel, l'écho d'un intime regret : « Il est plus beau de mourir pour un rêve que d'en regarder, un jour, les tristes effets », raisonne mélancoliquement l'auteur, en face de l'émiettement de ce qui fut longtemps un mouvement unique, harmonieux et dense — la résistance française dans ce qu'elle avait de meilleur.

*
* *

Malgré son titre singulier, l'on trouve plus de mesure peut-être, une aptitude plus marquée à la synthèse, dans *Mythologie de l'Homme* (3), d'Armel Guerne, l'auteur déjà connu de *Cathédrale des Douleurs*, si proche des *Mystères* de Péguy — avec plus de violence.

Livre grave et amer qui est presque une somme — une mystique des gestes éclatants ou obscurs, accomplis dans un temps où l'héroïsme paraissait, sans effort, naître d'un terreau légendaire. « Nous avons eu un cauchemar, écrit l'auteur, nous avons fait une vision... Le présent prophétise, mais il est seul, infiniment, comme sont les prophètes ; il a besoin de nous... »
« Or, personne ne sait « penser » ce temps, et il a va comme un fou. Hommes, le laisserons-nous ? Le laisserons-nous seul ?

(1) Éd. Milieu du Monde. Genève. — (2) Éd. Denoël. — (3) Éd. La Jeune Parque.

Il y a tout à dire maintenant. Et puis, c'est *notre* temps. Qui le dira?»

Mythologie... histoire des demi-dieux, descendus des nuées de l'Olympe dans les enfers des prisons et des camps d'extermination. Et l'auteur qui a souffert dans sa chair — bataille, prison, déportation — ne veut pas être pris pour l'un de ces héros de la « grande misère », écrit-il comme Péguy. Il dédaigne toute anecdote — son livre n'étant pas un reportage de guerre — toute attitude de figurant dans cette apocalypse, tout amoncellement de forces, de machines et de masses. Et ce qui lui apparaît beau, c'est l'homme levé, debout, devant le monstre innombrable.

« Car ceux qui ont accepté l'épreuve, ceux qui se sont posés là pour résister à tout, à la douleur même, à la colère, à l'écœurement... au désespoir ou à l'espoir... ceux qui ont accepté jusqu'au bout de leurs forces, jusqu'où ne sont-ils pas allés? »

.....

Et sur le mode poétique, avec des mots tout aussi simples, s'exprime dans ses *Poèmes Impurs* (1) Jean Moussinac — avec cette même voix d'un homme qui croit en l'homme, à travers sa souffrance.

*Ah! quelle voix murmure encore
Aux berges d'un dernier réveil :
Je ne verrai pas le soleil
Qu'annoncent ces reflets d'aurore.*

.....

Notations de ce journal poétique d'un résistant — y compris les poèmes douloureux du camp et de la prison qui rappellent parfois ceux de Jean Wahl (2) :

*.....nuits de Drancy
Où les corps en grinçant tâtent déjà les planches.*

(1) Éd. du Sagittaire. — (2) *Poèmes*. Éditions de l'Arbre. Montréal.

...souvenirs vécus de ces nuits d'épouvante qui, sans jamais les déprimer, stimulent au contraire l'auteur — et le lecteur — comme autant d'appels intérieurs à mieux voir en soi-même :

*Le défilé des partisans
 Se rythmait aux refrains du vent.
 Le silence agita ses palmes.
 L'ombre des morts devant le mur,
 Le sang frais, couleur de fruit mûr,
 Donnaient au jour sa haine calme.*

.....

*Pourtant si l'amour — ou la haine —
 Prolonge au delà de moi-même
 Le rêve ou le combat qu'évoque ce sommet,
 J'appelle les futurs, j'appelle les aurores
 D'un destin triomphant encore
 Sur mon peuple et ma terre et tout ce que j'aimais.*

Jean DUPERTUIS.

